

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Impressions d'Amérique

Micheliana

L'Europe et le Bolchevisme

La Saint-Sylvestre aux catacombes de Priscille

Joseph Jolinon et le salaire des Muses

Fierens-Gevaert

D'Henri de Tourville à Paul Bureau

Léon Noël

Chanoine Paul Halflants

Marjan Zdziechowski

Vicomte Ch. Terlinden

Paul Cazin

Firmin van den Bosch

Georges Légrand

Les idées et les faits : Rome. — Allemagne. — Angleterre. — Mexique, G. H. — Amérique.

La Semaine

Le Saint-Père a mis à l'Index plusieurs ouvrages de Charles Maurras et le journal L'Action Française. On trouvera plus loin la lettre du Pape et le décret du Saint-Office. Et la question ne devrait même pas se poser de savoir si les catholiques accepteraient avec une soumission complète et filiale cette mesure disciplinaire. Dans l'Eglise du Christ on se grandit par l'obéissance, source de mérites et de grâces et qui, toujours, conduit au triomphe de la Vérité. Mais nous voudrions, à l'occasion de cette condamnation, remettre en lumière un côté des choses que les contingences politiques et les questions de personnes, pour ne pas parler du sombre remous bourbeux des passions les moins nobles, risquent de faire perdre de vue. Car on ne manquera certes pas d'exploiter les récentes décisions romaines au profit d'erreurs cent fois dénoncées par Rome et qui avaient trouvé en Maurras un redoutable adversaire.

Il est un fait que Charles Maurras a eu, sur l'intelligence de son temps, une influence profonde et en quelque sorte décisive. Le sens et la portée de son action ont été très clairement définis par S. Em. le cardinal Charost :

« On ne niera pas, en effet, que le Maître reconnu de l'A. F. n'ait sur notre sol raviné par tant de « nuées » révolutionnaires ravageuses, semé beaucoup de bon grain. Personne n'a mis en plus forte lumière la beauté féconde de la notion d'ordre; personne n'a montré d'un trait plus net que l'autorité d'Etat doit être moins envahissante dans ses attributions et, d'autre part, dans son domaine mieux circonscrit, plus forte pour réaliser le bien commun. Nul n'a mieux parlé de la tradition qui conserve dans une nation l'esprit, le goût, la politesse, tous les traits de sa physiognomie spirituelle, toute sa vitesse, acquise en tous sens, grâce aux générations précédentes. Nul n'a mené un combat plus serré contre l'anarchie intellectuelle qui engendre toutes les autres et contre ce libéralisme abstrait qui est destructeur des libertés et des protections réelles... »

Depuis la Révolution française, pendant tout le XIX^e siècle, l'intelligence contemporaine s'égara « à gauche ». Rousseauiste, libérale, romantique, démocratique, moderniste, l'Europe courait vers les abîmes. Déchristianisation, désordres politiques et sociaux accumulaient les ruines.

« A temps et à contretemps », Rome éleva la voix. Les Papes du siècle dernier, de Grégoire XVI à Pie XI, ne cessèrent de proclamer la Vérité à la face de l'Erreur triomphante et de crier à l'Europe

et au monde qu'à gauche c'était fatalement le chaos et la mort, et que le salut était à droite... Que ne les écoutait-on!

Vint Maurras. Le Maurras politique — hélas! un croyant devenu incroyant... — démontra avec une vigueur extraordinaire et une actualité prenante que, seule, une réaction contre les folles nuées de gauche et contre le libéralisme (la grande hérésie du siècle) pouvait sauver la civilisation occidentale. Il rendit à la cause de l'esprit d'incalculables services sans parler du bien qu'il fit à son pays. Et le Saint-Père tint à souligner dernièrement qu'il n'ignorait ni ne sousestimait les bienfaits, dont l'Eglise et la Cité lui sont redevables.

Mais, incroyant, son influence devint par certains côtés dangereuse dans la mesure même où elle s'étendait et s'approfondissait. La guerre et l'après-guerre ayant encore décuplé l'empire maurrassienne, le Saint-Père a estimé que, dans l'ordre de la pensée comme dans l'ordre de l'action, Maurras incroyant constituait un grave danger pour les catholiques et surtout pour les jeunes gens.

En cette matière, Pierre est juge et juge souverain.

Et loin de minimiser le moins du monde les enseignements et les directives du Saint-Père, les catholiques ont le devoir d'y adhérer généreusement et sans réserve aucune. D'ailleurs les fils dévoués auxquels le Père commun des fidèles demande les renoncements que l'on sait, ne sont-ils pas ceux que leur antilibéralisme doit mettre à l'aise quand une intervention de l'Autorité suprême restreint de quelque façon le champ des questions libres?

Ce qu'il faut souhaiter maintenant, c'est que l'élite intellectuelle ramenée sur les chemins de droite — la seule voie du salut — en grande partie par l'action d'un homme que la terrible épreuve actuelle ramènera peut-être à son Dieu, que cette élite intellectuelle, poursuivant sa route sous la conduite de docteurs orthodoxes, continue sa croisade anti-rousseauiste, anti-romantique, anti-libérale, anti-démocratique (dans le sens politique de ce mot), pleinement et intégralement catholique enfin. Du succès de cette croisade dépendra la rechristianisation de notre vieil Occident. Son échec marquerait notre chute définitive dans la barbarie.

Et puisse Charles Maurras, pour avoir rendu à sa génération l'incomparable service d'un redressement intellectuel riche des plus belles espérances, mériter de voir renaître bientôt au sein de ses ténèbres le Lumineux Soleil vers lequel il a ramené tant d'esprits égarés.

Ce sera, ces temps-ci, la fervente prière de tous ceux auxquels il fit quelque bien...

Impressions d'Amérique ⁽¹⁾

IV.

Il est peu de pays où l'on déploie, pour l'instruction publique, autant de zèle qu'aux Etats-Unis. Initiatives officielles, initiatives privées mettent une belle émulation à étendre et à perfectionner sans cesse toutes les formes d'enseignement. Ces efforts répondent au désir de l'opinion publique : il n'y a rien que les familles américaines ne soient prêtes à faire pour donner à leurs enfants l'éducation la meilleure et la mieux cotée : c'est, vous dit-on, le meilleur capital qu'on puisse leur léguer. Et c'est chose touchante de voir les dépenses que des ouvriers, des commerçants, eux-mêmes encore peu cultivés, consacrent à faire étudier leurs fils et leurs filles dans les meilleures écoles.

C'est chose plus touchante encore de voir ce que font les jeunes gens eux-mêmes pour subvenir à leurs dépenses scolaires, soit que leurs parents ne puissent y suffire, soit que, par un noble point d'honneur, ils ne veuillent pas leur être trop à charge. Dans les endroits de villégiature, en temps de vacances, cherchez à savoir ce que font, la saison finie, les garçons d'hôtel dont l'allure plus distinguée vous a frappé. Ce sont des étudiants qui ont trouvé un moyen élégant de visiter à peu de frais leur pays et d'amasser en outre de quoi payer une bonne part de leurs dépenses du prochain trimestre. Durant l'année même, dans les villes universitaires, il en est qui seront, le soir, de service dans les restaurants, les cinémas, les théâtres. Dans un collège, au moment de la rentrée de septembre, on me montre des élèves qui ont passé leurs vacances à faire du gros ouvrage de manœuvres dans une usine et qui, maintenant, vont encore, chaque jour, payer leur écot en rendant des services dans la maison. Tel grand gaillard, que je vois accomplir ponctuellement une tâche domestique, sera tantôt en classe un des meilleurs élèves et, en récréation, le boute en train des sports : maîtres et camarades ne l'estiment que mieux pour son énergie et son initiative.

Dans ces conditions, les maisons d'éducation ne songent pas à travailler au rabais. Elles n'ont pas à lésiner sur la nourriture, la lumière ou le chauffage; elles n'entendent pas s'élever un concert de récriminations si elles engagent l'étudiant à s'acheter quelques livres ou à faire quelques frais de sport et d'excursion; elles ne mettront pas les maîtres à la portion congrue. Au lieu de se faire la concurrence par en bas, en abaissant à la fois programme et minerval, elles rivaliseront au contraire dans la voie du progrès et l'on pourra voir se réaliser là-bas, dans la plus entière liberté scolaire, des réglemations qu'on n'attend chez nous que de l'intervention de l'Etat. Organisées dans une sorte de syndicat, les bonnes maisons d'enseignement feront elles-mêmes leur police, assureront la diffusion des meilleures méthodes et, appuyées par l'opinion publique, sauront éliminer aisément les entreprises inférieures en refusant simplement de les reconnaître pour leurs égales. Ici, il faut bien le dire, l'esprit commercial et la réclame travaillent directement dans le sens de la meilleure « qualité ». Mais c'est que l'esprit public désire et exige cette qualité meilleure.

L'obtient-il? Dans toutes les villes on vous montrera de super-

bes palais qui servent d'abri aux écoles de tous les degrés. Partout, on vous en montrera d'autres, plus vastes, plus beaux, encore en construction et qui abriteront bientôt des écoles nouvelles plus nombreuses, mieux montées. On vous les fera visiter et vous admirerez tout ce que l'ingéniosité américaine a pu trouver pour apporter à l'œuvre d'éducation le secours du machinisme le plus perfectionné. A portée de la main du maître, sous sa chaire ou à côté d'elle, une série variée de robinets, de manettes, de boutons électriques. A volonté, il peut descendre ou relever les volets des fenêtres, allumer ou modifier l'éclairage, faire surgir un appareil à projections, abaisser ou remonter des tableaux noirs, des écrans, des cartes; médite-t-il quelque démonstration expérimentale, le gaz, l'électricité, l'eau chaude et l'eau froide, éventuellement les appareils ou les préparations sortiront à point nommé comme d'une boîte magique; la classe ou le cours devient une féerie. Cependant un mobilier soigneusement étudié permet aux élèves de suivre les leçons sans fatigue et les conditions hygiéniques de l'école sont mises au point avec la dernière perfection.

Plus superbes encore, les pensionnats. On les a installés dans de vastes propriétés, où des jardins magnifiques, des bois, des terrains de sport, des étangs, leur font un cadre de rêve. Les séminaires et les noviciats eux-mêmes suivent le mouvement général. Le nouveau Grand Séminaire de Chicago dresse ses constructions dans un immense parc, où les jeunes gens, pour leur promenade, peuvent faire le tour d'un beau lac de quelques hectares. L'évêque de Brooklyn vient d'acheter, pour y loger ses étudiants en philosophie, la résidence d'un milliardaire en déconfiture : le parc, planté des essences les plus variées, ouvre sur la mer et les détroits, à chaque tournant des chemins, des perspectives admirables. Des visiteurs français, hauts dignitaires ecclésiastiques, se sont étonnés de trouver, à Chicago, adjoignant chaque cellule de séminariste, un petit cabinet comprenant un bassin à l'eau courante, un water-closet et une douche chaude et froide. Leur scandale aurait-il diminué s'ils avaient vu, dans un couvent du voisinage, les mêmes installations offertes aux religieux d'un ordre mendiant? Mais le quartier d'un étudiant, dans un collège de l'Université Harvard, comporte une salle de bains complète : la simple douche associe à la propreté obligatoire d'un civilisé qui se respecte, toute l'austérité qu'on peut attendre d'un moine ou d'un élève du sanctuaire : elle a une valeur éducative.

Ne vous hâtez pas de trouver toutes ces choses bien matérielles. La pédagogie américaine a des vues plus hautes. Déjà, le choix d'un cadre de belle nature s'inspirait d'un souci de formation esthétique. Le même souci a dominé des efforts d'architecture de mieux en mieux réussis. Et voici, dans une école supérieure de jeunes filles, qu'on a cherché à créer, dans chaque classe, une atmosphère qui s'accorde avec l'enseignement : classe d'espagnol, d'italien, ou de français : au moyen de quelques images et de quelques bibelots on a évoqué l'ambiance particulière de la langue ou des auteurs qu'on étudie. Et, en outre, on a réservé aux élèves des diverses divisions un petit salon où elles s'exerceront à la vie sociale, elles l'ont orné à leur gré, d'un joli mobilier du goût le

(2) Voir la *Revue* des 10, 24 et 31 décembre 1926.

plus moderne et de quelques objets d'art qu'elles ont choisis. Ailleurs, on vous fera remarquer, le long des couloirs et des escaliers, les reproductions des chefs-d'œuvre classiques exposés sur le passage des élèves et qu'on a soin de changer tous les mois afin d'élargir la leçon de choses qui s'en dégage.

Que si tout cela ne vous suffit pas encore, allez voir les bibliothèques et les musées. Collections publiques, collections des grandes universités, collections des collèges et des écoles, vous ne les trouverez pas seulement installées avec cet excès de soin que l'on donne aux choses que l'on aime; vous les trouverez choisies et rangées de la façon la mieux appropriée à leur but éducatif; et s'il s'agit d'établissements supérieurs vous y trouverez, pour la recherche scientifique, toutes les facilités imaginables.

Il est certain que l'Amérique est possédée d'un grand désir de culture et de progrès intellectuel. Pour le satisfaire, elle se donne un outillage de plus en plus parfait, elle se livre à un effort intense et enthousiaste. Comment cet effort serait-il vain? Mais il ne peut aboutir pleinement qu'avec l'aide du temps. On a vite fait de bâtir des écoles, de construire des appareils, et même d'accumuler des collections. On ne peut pas, d'emblée, faire mûrir les idées ni créer des traditions.

Encore cependant ne faut-il pas que ce mot de « tradition » serve à établir les oppositions trop absolues que l'on sert dans certains clichés de presse.

De quelle manière beaucoup d'hommes instruits de chez nous, conservant des bribes de latin et encore moins de grec, sont-ils en relation personnelle avec la pensée antique? Dans quelle mesure les vieilles pierres à côté desquelles ils passent, sans les regarder, les font-ils communier avec la vie médiévale?

D'autre part, les Américains ont, tout de même, quelques « traditions ». Boston, Philadelphie ou Québec ont des souvenirs qui datent de plus de trois siècles. L'Université Harvard, à Cambridge près de Boston, remonte à 1636; beaucoup de grandes institutions d'Europe ont un âge moins respectable. On montre, dans diverses villes de l'Est, des reliques qui témoignent d'un passé séculaire et que l'on entoure d'un respect touchant. C'est ainsi que M. Ford vient de restaurer, aux environs de Boston, la vieille auberge de *Wayside Inn*, qui joua un rôle dans la vie et dans les œuvres de Longfellow et de ses amis: on y voit, reconstitués pieusement, des ensembles mobiliers comme les gens de mon âge ont pu en voir chez leurs grands-parents, mais qui sont, là-bas, choses rarissimes.

Précisément, l'existence même de ces reliques nous fait mieux sentir en quel sens l'Amérique est jeune. Elle a, sans doute, un passé. Mais ce passé est si humble à côté du formidable développement qui est, lui, tout récent. L'arbre est trop gros pour vivre de ces minces racines. La nation, débordante de prospérité, veut, aujourd'hui, se donner la fleur suprême d'une culture intellectuelle; mais hier encore, ils étaient bien rares ceux qui pouvaient un instant distraire leur pensée des besoins matériels immédiats. Parmi ceux qui abordent maintenant, en plus grand nombre, les tâches de l'esprit, il n'en est que bien peu dont l'éducation première se soit faite dans un milieu intellectuel. De là une certaine nouveauté mentale qui n'empêche pas sans doute de faire de la bonne besogne scientifique, mais qui dispose mal à acquérir ce certain degré de finesse et d'esprit critique qu'une ascendance cultivée de quelques générations, une atmosphère familiale pénétrée d'art et de littérature, éduquent assurément beaucoup mieux dans les milieux bourgeois du vieux monde. Pour tout dire, il faut bien reconnaître qu'un bon nombre d'intellectuels, chez nous, ne sortent pas non plus de ces milieux cultivés; il n'y a qu'une différence de proportion et qui peut diminuer rapidement, d'autant plus rapidement que le régime de détraquement social auquel nous sommes soumis met l'éducation bourgeoise à une bien rude épreuve.

Dès à présent, un certain niveau de bonne tenue et d'instruction générale est peut être plus répandu dans les grandes villes de l'Est américain qu'il ne l'est dans beaucoup de régions d'Europe. Pour la tenue, assurément, on ferait bien, en Belgique, de ne pas se risquer à des comparaisons.

Il est bien vrai que la presse américaine est d'une lamentable infériorité. Les plus grands journaux ne méritent guère qu'on les lise. Aucun souci de l'information exacte et du commentaire mesuré. Au contraire, des nouvelles quelconques, le plus souvent fausses, corsées d'ailleurs par des manchettes sensationnelles qui ne sont même pas d'accord avec le texte qu'elles introduisent; en outre, une importance énorme accordée à des faits divers, à des potins, au dernier scandale, aux événements sportifs. Le testament de Valentino, l'histoire de ses mariages et de ses amitiés, le détail de sa garde robe, le nombre de ses chaussettes, voilà de quoi occuper la première page des principaux quotidiens. Quand un raz de marée dévaste la Floride, les premières dépêches donnent de la catastrophe un récit tellement exagéré que la réalité, ensuite, paraît peu de chose. Quelques jours plus tard, on annonce une révolution en Espagne dont, ensuite, on ne parle plus: la nouvelle n'était basée sur rien. En somme, le journal ne vise qu'à secouer l'attention du lecteur par les procédés les plus grossiers; rédigé dans un langage nègre, il n'a rien de commun avec une entreprise intellectuelle. Mais au-dessus du journal, les magazines représentent un genre de publication tout différent, on y trouve une pensée intéressante, un effort littéraire, un souci d'information sérieuse; ce n'est que là qu'on peut chercher le miroir de la culture nationale.

Quant à la vie universitaire, elle prend un développement énorme. Mais il ne faudrait pas croire que tout ce qui, là bas, porte le nom d'université correspond à la notion que ce mot éveille pour nous. La plupart des universités ne dépassent guère le niveau d'études que représentent, en Belgique, les années de candidature. Toutes, d'ailleurs, correspondant, au moins pour les deux premières années, à nos dernières classes d'humanités. Il n'y a guère que quelques grandes universités où l'on fasse des études supérieures vraiment complètes, comportant, au delà de la culture générale, la formation des travailleurs scientifiques, l'entrée dans la sphère où la science se fait et où elle progresse. Ce n'est que là cependant que la vie universitaire trouve son couronnement. Ce n'est que là non plus qu'elle devient supérieure au sens plein du mot: si l'université ne travaille pas elle-même à faire la science, il faut qu'elle la reçoive d'ailleurs, elle n'est plus autonome, il y a au-dessus d'elle une autre école dont elle dépend.

En somme, pour une large part, les institutions universitaires d'Amérique sont encore dans un stade de formation, elles font encore largement appel à l'Europe pour la formation de leurs maîtres. Les courants d'idées qui circulent là bas ont encore pour une bonne part, leur source dans le vieux monde. Cela peut changer et l'heure semble venue où la pensée américaine, venue à maturité, pourra se donner elle-même ses lignes directrices. Les catholiques sont-ils, là-bas, suffisamment prêts pour jouer, à ce moment, un rôle qui peut être décisif. Ils ont une merveilleuse abondance d'œuvres scolaires de tous les degrés. Il leur faudrait multiplier les efforts d'études et de recherches poussées avec cet esprit de sévère exigence critique sans lequel on n'atteint pas à l'autorité scientifique. Leur orientation très pratique, leur vie hâtive et fiévreuse, leur zèle même semblent les détourner d'un travail qui paraît stérile à première vue et qui commande cependant les voies de l'avenir. Quelques-uns, parmi eux, se livrent à ce travail auquel l'Europe les a initiés. Il faut souhaiter qu'ils trouvent autour d'eux des soutiens et des collaborateurs nombreux.

L. NOEL,

Professeur à l'Université de Louvain.

Micheliana

Dans la *Libre Belgique* du 20 décembre a paru, sous la signature A. Michel, un article qui fut remarqué, parce qu'il était remarquablement ridicule.

Des amis me pressaient d'en relever les drôleries. Je leur répondis : « Elles sont trop visibles, elles se détruisent elles-mêmes par leur incohérence ». Mais il paraît qu'elles laissent des traces dans certains cerveaux facilement impressionnables, fascinés d'ailleurs par le prestige d'un grand journal catholique, qui accorde une hospitalité périodique à ces élucubrations dans sa « Tribune libre ».

« Libre » signifierait-il ici « ouverte aux sottises » ?

En tous cas, à des intervalles qui ont une tendance à se contracter de plus en plus, le « michelisme » reparait, comme une grippe amenée par le vent du sud-est ou, comparaison plus amène, comme les gâteaux de Noël à la vitrine des pâtisseries.

Qu'est-ce donc que le michelisme ? La recette en est assez compliquée. Prenez une bonne dose de romantisme ; délayez-la dans une pâte de culture occidentale — elle-même mélange savant de tempérament gallo-romain et de caractère germanique ou, mieux encore, nordique — ajoutez quelques ingrédients de pacifisme, le plus naïf possible ; saupoudrez abondamment de sentimentalisme religieux et mystique ; mêlez et agitez tous ces éléments jusqu'à ce qu'ils se confondent et deviennent indiscernables ; pressez bien le tout, pour que la pâte s'épaississe et se transforme en un pudding lourd et indigeste ; versez dessus quelques gouttes de rhum lyrique et épique, que vous ferez flamber au dernier moment, et servez brûlant. C'est le gâteau à la Micheline, spécialité de la maison. Chose singulière, les estomacs solides ne le supportent pas ; les détraqués seuls en redemandent.

Hélas, oui, l'article sur « la Culture générale et les Étudiants » est bien cela. Le but seul en est clair : l'auteur veut défendre le Romantisme. Le Romantisme est le salut ; seul, il est capable de rajeunir et de renouveler la grande culture occidentale, et celle-ci est, paraît-il, une condition préliminaire indispensable à une grande restauration religieuse. La formule est nouvelle : Romantisme d'abord. »

Et voici le dernier mot, le seul d'ailleurs qui touche à la pratique : « On n'y atteindra pas (à ce renouvellement) tant qu'on n'aura pas changé, de manière radicale, la façon dont on enseigne en France et en Belgique, le Romantisme. »

Évidemment, M. Michel a voulu dire : « dont on enseigne l'histoire du Romantisme ». Car le Romantisme, rendons-en grâce à Dieu, on ne l'enseigne pas. C'est lui, M. Michel, à peu près seul de son espèce, qui voudrait qu'on l'enseignât. Mais qu'a-t-il besoin d'être enseigné ? Pour peu qu'on relâche la formation classique, il se développe de lui-même.

Nous tenons donc cet oiseau rare aujourd'hui, un romantique authentique, qui se déclare tel sans honte, alors que tant d'autres le sont bien, mais n'osent l'avouer. Lui, il a le courage de son opinion, et il la défend avec acharnement contre le courant classique et humaniste.

À la Semaine des Écrivains Catholiques, à Paris, le romantisme a passé un mauvais quart d'heure. Il a été jugé, condamné et exécuté, même par Mgr Baudrillart qui, dans une brillante et nette allocution, a tiré les conclusions du débat. M. Michel n'en est pas ébranlé ; comme le pneu Michelin, il boit l'obstacle, et Mgr Baudrillart s'étonnera de l'usage qu'on fait en Belgique de son autorité. M. Michel, qui le cite à contretemps, le déclare « une parole autorisée s'il en est une » : qu'il se range donc à son avis, car cette parole se retourne contre lui et l'a réfuté à l'avance.

Sans doute, Mgr Baudrillart, faisant allusion à Chateaubriand et à la littérature issue de *Génie du Christianisme*, a reconnu que, occasionnellement, le romantisme fut le véhicule de la vérité catholique, chose naturelle, l'apologétique empruntant toujours les formes littéraires en vogue, afin d'agir plus efficacement sur les esprits du temps. Mais on aurait tort d'en conclure que le romantisme fût le générateur de cette vérité, ou que la formule romantique soit plus apte qu'une autre à la propager.

Bien au contraire. Il y a, dans les principes classiques, mieux adaptés à la nature de l'intelligence humaine, une conformité plus juste avec la vraie philosophie, et comme une harmonie préétablie avec la vérité religieuse. Si l'Église se sert de n'importe quelle forme littéraire pour la diffusion de la vérité, elle ne peut manquer d'avoir une préférence pour une école de littérature qui, mieux que tout autre, sauvegarde la hiérarchie des facultés humaines.

Ici encore, M. Michel, qui oublie les faits et raisonne, ou plutôt déraisonne comme s'il n'avait jamais ouvert un traité de psychologie, fait honneur au Romantisme de ce qui, précisément, constitue l'apanage des classiques. Il lui attribue d'avoir refait la jonction de l'intelligence et de la sensibilité, alors que cette union, admirablement réalisée chez un Bossuet ou un Racine, a été détruite par la prédominance que les romantiques ont donnée à la sensibilité sur l'intelligence.

Il fait honneur à la foi des romantiques d'être une affaire de cœur et de sensibilité, plus qu'une affaire d'intelligence, alors que c'est là justement la grande faiblesse du christianisme de Chateaubriand et de Lamartine.

Il reproche à l'intellectualisme de barrer le chemin à la foi, et défie de citer un seul converti qui soit venu à l'Église par cette voie, et on lui en citerait par douzaine : Massis, Maritain, Ghéon, Vaugeois, Lemaître, Bourget, etc...

Il mentionne Claudel, Péguy et Jammes, « nos grands convertis », dont il attribue arbitrairement la conversion au romantisme. Supposons-le : c'est sans doute la raison pour laquelle le christianisme de ce « grand converti » de Charles Péguy n'est jamais allé au delà d'une religion de cœur et qu'il est mort sans avoir pratiqué sa foi.

Non, vraiment, jamais je n'ai vu affirmer, avec autant de sérénité, en un seul article, un si grand nombre de contre-vérités, sans aucun souci de l'histoire ni de la réalité objective. Impossible de les relever toutes. Encore quelques échantillons de ces splendides affirmations :

« C'est le Romantisme qui rendit le sentiment de l'unité de famille de l'Europe ». En effet. Ce sentiment de famille est arrivé à son épanouissement complet en 1914, quand nous avons offert une si cordiale hospitalité à nos cousins allemands.

« Le christianisme est une religion congénitale à l'Europe, entrée dans ses moelles et dans son sang, inséparable de la civilisation occidentale ». Bethléem et Jérusalem, berceaux du christianisme, sont situés en Asie, j'ose l'affirmer à M. Michel, après vérification. Et le christianisme est parfaitement séparable de la civilisation occidentale. Si M. Michel en doute, qu'il le demande aux évêques chinois. Le christianisme n'est ni grec, ni latin, ni barbare; il est catholique, c'est-à-dire, universel.

« Ce sont les idées menaisiennes, reprises et amendées, qui ont rajeuni, chez Veuillot, l'apologétique ». Oui, comme l'arianisme a rajeuni l'apologétique des Pères de l'Eglise, comme l'invention des canons a rajeuni les fortresses. Lamennais a fait Veuillot? Quelle trouvaille! Je l'ai dit, M. Michel boit l'obstacle.

Mais le plus bel exemple de cette absorption est la monumentale phrase qui suit immédiatement :

« Qu'ont fait d'autres les Papes dans leurs grandes encycliques sur la restauration du thomisme, sur le retour à un ordre social et international que d'exploiter, que de mettre au point les grandes intuitions romantiques des Chateaubriand, des Lamennais, des Gerbet? » Oui, Lamennais a inspiré les encycliques sur la constitution chrétienne des Etats comme Luther a inspiré le Concile de Trente, comme *Rerum Novarum* a exploité et mis à point Karl Marx et Bebel! Oui, oportet hæreses esse. Mais en faire un honneur aux hérésies! Les exalter parce que l'Eglise a tiré le bien du mal!

Le romantisme n'est guère recommandable, s'il conduit ses adeptes à de pareilles bévues. Souhaitons à M. Michel d'écouter un peu moins le cœur et de cultiver un peu plus l'intelligence. S'il n'est pas trop tard, cela lui fera du bien.

Chan. PAUL HALFLANTS.

L'Europe et le Bolchevisme

« Les Juifs ont donné au monde la religion; les Grecs lui ont donné le sens de la beauté; les Romains, le concept de l'Etat et celui de l'ordre social; les Polonais l'idée de patrie. » C'est en ces termes que Michelet résumait un jour sa pensée au sujet du rôle joué par la Pologne dans l'histoire de la civilisation. L'idée de patrie s'identifie avec le devoir de servir la « cause de Dieu » sur terre. Mais cette « cause de Dieu », c'est l'harmonie des peuples, dont chacun enrichit à sa manière, par ce que son esprit recèle, la « Cité de Dieu » commune. Et voilà pourquoi nos penseurs et nos mystiques ont édifié l'idée de patrie sur le commandement qui dit : « Tu aimeras ton Dieu de toutes tes forces et ton prochain comme toi-même. »

Ils sont lourds les devoirs découlant de ce commandement; ils le sont surtout pour nous autres, Polonais. Car la Pologne n'est pas un Etat unifié; car nous vivons à une époque où l'envie, les haines nationales et les haines raciques se donnent libre carrière. Le patriotisme dégénère en chauvinisme, lequel à notre époque s'affuble de l'étiquette de « nationalisme ». Ce nationalisme est une déformation du patriotisme, reposant avant tout — nous pouvons le constater tous les jours — sur la haine à l'égard d'autres peuples, soit voisins, soit appartenant au même Etat, mais

dont les intérêts seraient en contradiction avec ceux de cet Etat.

Bien que le nationalisme ne soit pas un phénomène spécifiquement polonais, mais une maladie universelle, je préfère ne pas discuter moi-même une question aussi délicate, mais citer un de mes compatriotes les plus vénérés, l'évêque Zygmunt Lozinski. « Le chauvinisme », dit ce dernier, « discrédite le véritable patriotisme, porte préjudice au travail national, pervertit le caractère du peuple, lui crée des ennemis, l'oblige à mener une lutte où s'usent de très nombreuses énergies qui auraient pu être employées à un labeur plein d'avantages positifs. » Qu'il me soit permis de joindre à cette sentence ces paroles de Foerster : « Ce n'est pas seulement ce qu'il acquiert et garde par la force qui doit faire vivre un Etat, ce sont aussi la noblesse intellectuelle et la noblesse morale de sa politique. Il y va du reste de son propre intérêt, car pour exister, nous avons besoin des sympathies d'autrui; or, ces sympathies, ce n'est pas la petitesse, mais la grandeur de notre âme qui les éveillera. » (Fr.-W. FOERSTER, *Ethik und Politik*.)

Voilà ce que je dis aux Polonais. Aux non-Polonais, je ne demande qu'une chose, une toute petite chose au fond : Tâchez de comprendre que, dans les pays à population hétérogène, la question nationale présente un problème très difficile, ne pouvant être résolu d'un trait de plume et demandant une bonne volonté réciproque.

Dans son ouvrage cité plus haut, Mgr Lozinski consacre nombre de pages éloquentes à la mission de la Pologne envisagée comme bastion de la chrétienté. Il est toujours dangereux de parler de la « mission » de n'importe quel peuple, car à le faire, on risque de s'égarer facilement.

Nous n'en avons pas moins le droit de maintenir que l'Occident a, de tout temps, considéré la Pologne et la Hongrie comme l'*Antemurale Christianitatis*. Nous le sommes aujourd'hui encore, car le long de toute notre frontière orientale, nous avons à faire face à l'impérialisme soviétique, impérialisme agressif et organisé avec une adresse extraordinaire, impérialisme qui vise ouvertement à la conquête de l'Europe entière, la Pologne jouant ici, naturellement, le rôle d'une première étape.

Mais en attendant une agression à main armée, une propagande pacifique lui aplanit les voies affaiblissant la résistance dans les positions qui devront être emportées d'assaut. Cette propagande ne se contente pas de suivre des sentiers secrets, elle opère sur de spacieuses avenues, elle est dirigée par des hommes connus, par des députés de la Diète, qui abusent, à cet effet, de l'immunité parlementaire. Nonobstant tout cela, cette propagande n'est pas prise au sérieux par la société et par les sphères dirigeantes et tolérée en conséquence. Devant cette insouciance inerte et spécifiquement polonaise, insouciance criminelle, c'est un devoir pressant de dénoncer le danger qui nous menace.

Considérations d'ordre politique et militaire mises à part, il nous faut signaler de nouveau un mal qui ronge l'Europe, qui nous empoisonne et qui nous désagrège nous aussi, qui sommes si peu capables de résister et dont les nerfs sont si ébranlés.

Ce mal, c'est la tendance au suicide, celle qui tend à tuer l'élément le plus élevé de notre âme, cette force intime qui nous élève au-dessus des limites imposées par nos sens et qui cherche à se manifester dans la religion.

Hélas, ce mal est profondément enraciné dans les peuples de race blanche. Pour narrer son histoire, il me faudrait évoquer un lointain passé. Je me contenterai de n'en rappeler ici que le point culminant de la Révolution française. Alors, une actrice fut juchée sur le maître-autel de Notre-Dame, à Paris, et on lui adressa des prières parce qu'elle était censée symboliser la Raison, Naïserie digne des bolchéviks de nos jours. Il y a pourtant entre les révolutionnaires français d'autrefois et les dégénérés qui dominent dans la Russie actuelle, cette différence que les premiers

comprenaient fort bien qu'avec des excès seuls on ne peut arriver à rien, à supposer même qu'on parvint à les systématiser. Le destructeur doit penser à reconstruire. Expulse-t-on le christianisme, il faut pour donner satisfaction aux besoins religieux de l'homme, inventer quelque chose de nouveau. Le sanguinaire Robespierre lui-même proclama sa croyance en un « Etre suprême » et rendit son culte obligatoire.

Auguste Comte, le premier après la Révolution française, entreprit — tentative hasardée et qui ne fut pas couronnée de succès — de remplacer le christianisme ou la Religion révélée par une religion scientifique, c'est-à-dire édiflée sur la Science. Il fit de l'Etre Suprême « le grand Etre Humanité ». Donc, à la place de la Religion de Dieu, la Religion de l'Humanité. Mais qu'est-ce au fond que l'Humanité? Un ensemble d'êtres faibles, imparfaits, souvent criminels. Comment un pareil assemblage peut-il être un objet de vénération? « Pour ma part », disait malicieusement à l'adresse d'Auguste Comte, le célèbre naturaliste Huxley, « je préfère adresser mes prières à un troupeau de singes qu'à l'humanité ». Non, prise en son entier, celle-ci n'est pas digne de vénération; le sont seulement les quelques hommes qui ont réussi à surmonter leurs faiblesses congénitales et leur méchanceté innée.

La philosophie positiviste de Comte trouva beaucoup d'adhérents et exerça une grande influence, mais sa religion positiviste n'attira qu'un très petit nombre de fidèles.

Mon ami défunt, l'éminent publiciste Ludwig Straszewicz fut du nombre de ces derniers en Pologne; il y trouva la paix et le calme, mais il fut, que je sache, le seul. Aujourd'hui, ni chez nous, ni — apparemment — en France, il n'existe de fidèles de la religion de l'humanité.

En France, la religion positiviste s'est effacée devant la « morale laïque », enseignée dans les écoles en lieu et place du catéchisme. Mais les mobiles d'ordre pédagogique ou psychologique n'ont joué ni ne jouent dans cette innovation aucun rôle : c'est là une mesure de nature purement politique, mesure dont les sectaires qui sont à la tête du gouvernement français sont les initiateurs.

Cette morale laïque, ils l'appuient sur l'instinct de solidarité censé être général. Il est du devoir des hommes d'entretenir et d'intensifier cet instinct, car le bien-être de l'humanité y trouve son compte. Or, le bien-être de l'humanité, c'est le bien-être de chacun en particulier. En un mot, il s'agit là d'un utilitarisme très raisonnable, peut-être même digne de louange; mais absolument impuissant en matière d'éducation et de formation du caractère.

Selon lord Balfour, philosophe, homme politique et ancien Premier ministre anglais, « tous les sentiments élevés liés à l'idée de devoir et de sacrifice ne sont, du point de vue biologique, qu'un stratagème astucieux de la nature, ayant pour objet de nous entraîner par ruse à des actes altruistes ».

Ce qui n'est qu'utile ne saurait éveiller aucun enthousiasme.

« La conscience », a dit Foerster, « n'est pas seulement un temple où la Divinité parle, c'est aussi un musée où sont emmagasinés les souvenirs et les expériences du Passé ». Les prescriptions du catéchisme de la morale laïque « rendent exactement le même son qu'un arrêté de la police ou une ordonnance relative aux impôts ».

Selon Foerster, non seulement elles ne sauraient raffermir en nous les aspirations morales d'un ordre plus élevé, mais elles les anéantissent. Car « ce n'est pas le prosaïque, mais le sublime seul qui est à même de triompher de notre nature sensuelle ».

Les illusions optimistes de la morale laïque qui s'imaginent qu'on peut transformer un homme et lui inculquer des principes moraux à l'aide de conseils et de recommandations d'ordre pratique, sont un symptôme de cette disparition du sentiment du tragique dans laquelle Nietzsche voyait une preuve de la dégénérescence de l'homme moderne.

La morale laïque est édiflée sur l'analogie existant entre l'homme

et la fourmi : celle-ci possède aussi l'instinct de solidarité qui la rend capable de se sacrifier au bien commun.

Mais l'homme n'est pas une fourmi. Il est constitué tout différemment. C'est un être tragique qui dirige ses regards vers le soleil, qui y aspire ardemment, mais que ses désirs pervers, ses basses passions entraînent en même temps dans un abîme de boue et de fange. Après de longues années d'efforts, d'observations et d'expériences, un des protagonistes les plus ardents de la morale laïque M. Deherme, se voyait contraint d'avouer : « Tout ce qu'on nous offre aujourd'hui à titre de morale indépendante, scientifique, rationnelle ou positiviste, n'est que parodie de la morale religieuse... Jusqu'ici, nous n'avons pu créer aucun véritable système de morale sans Dieu : la philosophie critique nous a desséché les cœurs. » Ce qui revient à dire : « L'opinion selon laquelle la pensée scientifique séparée de la religion et à laquelle ferait défaut tout point de contact fortement empirique avec les réalités de la vie intérieure, pourrait remplacer pour nous cette lumière religieuse : cette opinion est une des plus grandes illusions ayant dominé à une époque quelconque ». (FOERSTER.)

C'est en Russie que nous voyons aujourd'hui les terribles conséquences de cette illusion. Mais voici la plus terrible de toutes : les millions d'hommes qui y sont morts de faim, qui y ont été assassinés, qui y ont été torturés, ne parviennent pas à déchaîner dans notre cœur une sainte fureur. Nous avons perdu la sensibilité morale, et la pourriture morale n'outrage plus notre odorat. Il y a pire encore : nous y trouvons de la satisfaction. Cela voudrait-il dire, en dernière analyse, que l'Europe et la Pologne se corrompent? Le comte Wojciech Dzieduszycki a fait entendre des avertissements dans ce sens. Et avec quelle perspicacité n'est-il pas arrivé plus d'une fois au Père Marjan Morawski de percer l'avenir du regard! Dans le second volume de son ouvrage : *Les Bases de la morale et du droit*, il se trouve un chapitre intitulé : « Cent ans après l'apparition du libéralisme en Europe ». Le Père Morawski l'écrivit en 1889, alors que la France commençait à fêter le centenaire de la Révolution. L'ingénieur Eiffel construisit à cette occasion, à Paris, une étonnante tour de fer de 300 mètres de haut, deux fois plus haute que la cathédrale la plus élevée et aussi laide que haute. « Curieuse énigme! » écrivait le Père Morawski. « Tout édifice construit par l'homme a tout à la fois un but pratique et un but esthétique, ou tout au moins un des deux. Ici nous ne trouvons ni l'un ni l'autre. » Mais nous trouverons le mot de l'énigme en nous rappelant la tour de Babel, ce monument de l'arrogance de la raison voulant dominer dans le ciel et sur la terre. Dans la tour Eiffel, nous voyons de même une manifestation de l'esprit de la Révolution française et de la civilisation qui fut l'émanation de cette dernière et qui aussitôt — *Non serviam!* — se retourna contre Dieu et contre les buts divins de l'homme. Les conquêtes inouïes réalisées dans le domaine technique ont encouragé l'arrogance de cette civilisation, lui ont donné un semblant de justification. Mais ces progrès techniques ont contribué bien plus à la disparition de la Foi, au déclin du sens métaphysique, à la lutte contre l'idée même de Dieu, que ces philosophes anathématisés par l'Eglise. Car ce progrès offrait aux hommes les jouissances du bien-être, tout en éveillant en eux le désir et le besoin de nouvelles jouissances, de nouveaux luxes et de nouvelles voluptés. C'est ce progrès-là qui a rivé les hommes à la matière à l'aide d'une chaîne de fer qu'ils ne sauraient briser. La machine, ce symbole concret de notre progrès, est de fer; la tour Eiffel, ce symbole du progrès et de la civilisation, est de fer aussi... (1).

MARJAN ZDZIECHOWSKI,

Recteur de l'Université de Wilna

(Traduit de l'allemand.

Copyright *Schönere Zukunft*, Vienne).

(1) La fin de ce discours rectoral prononcé devant le corps académique de l'Université de Wilna, paraîtra dans notre prochain numéro.

La Saint-Sylvestre aux catacombes de Priscille

L'association si prospère du *Collegium cultorum martyrum* a célébré, le 31 décembre dernier, la fête de saint Sylvestre par une cérémonie au cimetière de Priscille, sur la *via Salaria*.

Pendant toute la matinée se sont succédé dans l'antique sanctuaire, des messes basses, la grand' messe pontificale étant réservée à la basilique de Saint-Pierre; l'après-midi, une conférence archéologique fut suivie d'une procession, du chant de la litanie des saints et du *Te Deum*.

On ne saurait trop louer les *Cultores martyrum* de remettre ainsi en honneur, par cette commémoration à la fois pieuse et scientifique, les temps glorieux de la primitive Eglise et d'attirer l'attention du monde catholique sur les cimetières où reposèrent les reliques des héroïques défenseurs de la foi.

Parmi les nombreuses catacombes qui entrelacent sous le sol romain le labyrinthe de leurs galeries, c'est celle de Priscille qui, incontestablement, attire le plus d'attention des archéologues, non seulement par son antiquité, mais aussi par le caractère remarquable de ses monuments et par la beauté de ses fresques.

Comme le fait remarquer M. Alberto Tulli, dans la savante étude parue dans le *Corriere d'Italia*, à laquelle nous empruntons les grandes lignes de cet article, l'histoire de ce remarquable cimetière se confond avec celle des catacombes elles-mêmes et passe par quatre périodes.

Au cours de la première, qui s'étend des temps apostoliques à la fin du deuxième siècle, les catacombes sont creusées dans les jardins et les exploitations rurales des riches familles chrétiennes.

C'est à cette période des hypogées domaniales que remontent le cimetière de Priscille, celui de Domitille, celui de Pretextatus, etc.

Au cours de la seconde période, dite des hypogées de la Communauté chrétienne, les catacombes passent de la propriété privée à la propriété collective de tous les chrétiens, comme le prouve, pour le cimetière de Saint-Callixte, le fameux livre des *Philosophumènes*. Cette période, marquée par les plus furieuses persécutions, dure jusqu'au temps de Constantin.

Vient ensuite la période des cimetières officiels de l'Eglise. Par l'édit de Milan (313), les Catacombes sont officiellement reconnues comme propriétés ecclésiastiques; elles deviennent ainsi le lieu préféré de sépulture des chrétiens qui désirent attendre la gloire de la résurrection près des tombes vénérées de ceux dont le sang versé a assuré le triomphe de la Foi.

Arrive enfin la période des « sanctuaires cimetériaux ». Les catacombes ont cessé de servir de lieu de sépulture, mais sont devenues le but désigné par les *Itineraria* à la piété des innombrables pèlerins qui, jusqu'à la fin du VIII^e siècle, laissèrent par leurs inscriptions et « graffiti » le souvenir de leur passage.

Dans la suite, la crainte des dévastations poussa les autorités religieuses à transférer à l'intérieur de la ville les reliques des martyrs et, ainsi, à l'exception de celles de saint Sébastien et de quelques autres, les catacombes furent complètement négligées. Il fallut attendre le XVI^e siècle avec Bosio et le XVIII^e avec Boldetti et Marangoni, deux chanoines archéologues de Sainte-Marie du Transtévère, pour voir l'attention du monde chrétien se tourner de nouveau vers les catacombes; mais ce n'est qu'avec l'illustre J.-B. de Rossi, qu'allait commencer, vers le milieu du XIX^e siècle, l'exploration scientifique de la Rome souterraine,

Le cimetière de Priscille fut un des premiers à recevoir la visite des archéologues. On y voit une inscription au charbon de Pompeo Ugonio, ami et compagnon de Bosio; on y lit la trace du passage de Marangoni et de ses amis : *inlyti lustratores totius coemeterii*; on y trouve les mentions d'une des premières explorations faites par de Rossi en 1851 et de celles faites par ses élèves en 1871 et en 1892.

Les fouilles méthodiquement conduites ont abondé en trouvailles précieuses à la fois pour l'histoire primitive de l'Eglise et pour l'étude de l'art chrétien.

Une des plus sensationnelles fut la découverte de la chapelle funéraire du consul Acilius Glabron. Quelques lignes de Suétone laissaient croire que ce grand personnage du I^{er} siècle était chrétien. Désormais le doute n'est plus permis, la découverte de la tombe de cet illustre martyr, massacré, nous apprend Dion Cassius, sur l'ordre de Domitien, confirme par la certitude archéologique bien supérieure à celle que peuvent donner les sources littéraires, comment la religion avait pénétré dès le premier siècle dans les hautes sphères de la société romaine.

Cette découverte revêt un caractère d'exceptionnelle importance si l'on conclut avec de Rossi aux étroites relations de famille unissant Acilius Glabron avec Pudens, le senior, nommé dans la seconde épître à Timothée, et avec Priscille, la sainte femme qui donna l'hospitalité à saint Pierre dans sa maison du Viminal. Nous touchons donc ici directement aux temps apostoliques.

Non moins importante fut la découverte par Horace Marucchi de la chapelle souterraine, dénommée chapelle grecque, à cause de deux inscriptions en cette langue.

Sa pureté de style, ses stucs élégants, sa décoration imitant la pierre et ses proportions harmonieuses sont de la meilleure époque de l'art romain. Sa décoration ne laisse aucun doute sur son caractère; nous nous trouvons en présence d'une véritable église, dans laquelle se célébraient les offices liturgiques.

Les fresques conservées montrent dans l'esprit de l'artiste une ordonnance voulue; l'Epiphanie rappelle la diffusion de la Vérité de par le monde; Suzanne montre l'efficacité de la prière à l'heure de l'épreuve; le Paralytique est le symbole de la Pénitence; Noé, avec l'arche, figure le baptême; puis viennent encore Daniel, Lazare et Abraham. Mais l'emporte encore en intérêt la fresque désignée par Wilpert, en conformité avec les textes bibliques, sous le nom de la *Fractio panis*. Elle représente indubitablement le banquet eucharistique avec les emblèmes allégoriques du pain et du poisson. Le prêtre est représenté au moment où il rompt le pain devant le calice et le vieillard vénérable, qui, en ce moment solennel, réédite l'acte de Jésus-Christ, ressemble au type traditionnel du Pêcheur et reproduirait les traits de saint Pierre en personne.

On est loin du caractère idéalisé de la fresque du III^e siècle représentant le banquet eucharistique aux catacombes de Saint-Callixte. La peinture du cimetière de Priscille remonte au II^e siècle; son caractère réel ou réaliste est évident, tous les figurants du banquet sacré paraissent être des portraits et, écrit M. Tulli, « on voudrait arracher aux murs le secret des noms de chacun de ces personnages qu'ils gardent depuis près de dix-huit siècles ».

Non loin de cette petite église ou chapelle, se trouve, creusée dans le tuf, une crypte en forme de nymphée, découverte en 1902. Cette crypte contient la plus ancienne représentation existante de la sainte Vierge. Son emplacement, au-dessus d'un *loculus* destiné à contenir une sépulture, prouve une intention voulue du défunt ou de sa famille et démontre par conséquent l'existence, dès les temps primitifs de l'Eglise, car cette fresque remonte à la première moitié du deuxième siècle, de la dévotion à la Vierge Mère.

Au point de vue esthétique cette peinture est délicieuse. La Vierge, dans une attitude noble et majestueuse, est assise sur une sorte de banc; elle est vêtue d'une longue robe et a la tête recouverte d'un voile. Elle se penche doucement vers son Fils qui s'appuie sur son sein. L'Enfant Jésus regarde devant Lui, tandis qu'en haut, dans le ciel, brille une étoile à huit rayons qui inonde de clarté le groupe divin, complété, à gauche, par un personnage en manteau, le prophète Isaïe, qui, à plusieurs reprises, parla de l'étoile se levant du pays de Jacob.

La haute antiquité de cette peinture est démontrée non seulement par son style classique pompéien, mais aussi par la présence de *loculi* à inscriptions rouges sur tuiles qui, bien que très anciennes, sont pourtant postérieures à la fresque elle-même. De toutes les représentations de la Vierge retrouvées aux Catacombes, celle du cimetière de Priscille est incontestablement la plus ancienne et par conséquent, la plus précieuse au point de vue de l'histoire du dogme et de l'art chrétiens.

Ce n'est pas seulement l'antiquité du culte marial qui a été démontrée par les fouilles de Priscille, c'est encore dans le même cimetière qu'a été découverte une inscription, aujourd'hui au Musée de Latran, où la phrase : « Prie pour ta cœur », prouve l'antiquité de l'intervention en faveur des défunts. Une fois de plus l'archéologie vient ici confirmer les enseignements livresques.

Devant l'importance des catacombes de Priscille, on s'est demandé s'il ne fallait pas identifier ce cimetière avec le fameux *Austrianum* qui, par conséquent, n'aurait pas été situé comme on l'a cru jusqu'ici sur la voie Nomentane, mais sur la via Salaria.

M. Marucchi a étudié cette question avec toute la maîtrise qu'on lui connaît et a apporté de nombreux arguments très sérieux en faveur de cette nouvelle thèse. Il fait notamment appel à l'étymologie et cherche l'origine du nom *Austrianum* dans le mot *haustorium* (abreuvoir), l'expliquant tout naturellement par les nappes d'eau et fontaines qui abondent dans toute la région avoisinante des catacombes de Priscille et dans le cimetière lui-même. Cette abondance d'eau justifie tout naturellement l'appellation *ad Nymphas* par laquelle on désignait l'endroit *ubi Petrus baptizaverat*.

Cette disposition topographique, se combinant avec la fréquente répétition du nom de *Petrus* dans les inscriptions du cimetière de Priscille donne une grande vraisemblance à l'identification tentée par le savant archéologue.

A la surface du cimetière de Priscille se dressait la fameuse basilique de Saint-Sylvestre, avec ses mosaïques, ses marbres précieux, ses tombes insignes des saints Marcel et Marcellin, Sylvestre et Libère, Syrice, Célestin et Vigile. Tout à côté, l'antique baptistère avec son abside et son bassin. C'était un baptistère célèbre, où reposaient les corps de nombreux papes et ceux des saints Félix et Philippe.

C'est toutes ces gloires qu'ont commémorées, le 31 décembre, les *Cultores martyrum*, faisant ainsi revivre les antiques traditions qui attiraient vers le cimetière de Priscille, le plus célèbre de la Rome souterraine, la foule des pèlerins venus de tous les coins du monde pour vénérer les martyrs au milieu des joies de l'Eglise triomphante.

Vicomte CH. TERLINDEN,
professeur à l'Université de Louvain.

NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.
Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.
Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.
Chronique sociale, par M. Defourny, prof. à l'Univ. de Louvain.
Chronique scientifique, par J. Tillieux.
Chronique féminine, par Jeanne Cappe.
Chronique d'art, par Marcel Schmitz.

Joseph Jolinon et le salaire des Muses

Le Jeune Athlète, le Valet de Gloire, la Tête Brûlée, le Meunier contre la Ville, la Paroissienne, je lis et relis les bouquins de ce mauvais sujet de Jolinon, comme on suce un vieux réglisse auquel on trouve toujours du goût.

Y trouverais-je un goût de scandale? Le ciel m'en préserve, si naturel soit-il aux gens bien pensants qui pensent tant soit peu. *La Tête Brûlée* de Claude Lunant m'est au contraire une source inépuisable d'édification et de reconfort.

Chaque fois que je me sens fléchir, je me retrempe dans ce bain chaud. Dès que le travail marche mal et que j'ai bonne envie de me jeter par la fenêtre, quand écrire me semble un jeu qui ne vaut pas la chandelle qu'on y brûle, je me fais redire par Claude Lunant qu'un mot juste vaut une petite fortune et qu'un livre est une affaire passionnante.

C'est notre mélodrame à nous tous, écrivains, que Jolinon a écrit là. Les aventures de son héros et ses solutions pratiques feront gémir nos saintes femmes de mères et, comme il dit si gentiment « les saintes huiles de l'évêché », mais dans son âme nous reconnaissons la nôtre. Cette foi, cette ardeur, cette passion, ce trépidement de gosse qui veut la lune, cette révolte indomptable devant les contradictions de la vie, me rajeunissent de vingt ans, moi qui me suis mis dans le triste cas d'écrire mes œuvres de jeunesse à quarante-cinq ans passés. L'art n'est pas le tout de l'homme, et pourtant l'homme n'arrive à quelque chose en art que s'il croit fermement que l'art est tout. Il faut mettre toute la force de sa conscience et de son esprit à se faire cette idée fausse.

Que disions-nous donc, Jolinon, mon compère, en fumant nos pipes, dans ce cabaret de Lyon?

Nous répétions avec Pascal, que « l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit, » et nous avisions aux moyens de devenir aussi grands que possible.

Nous répétions avec Montaigne, que « rechercher les lettres pour le gain est une fin abjecte, indigne de la grâce et faveur des Muses ». C'était aussi l'opinion du maître à danser de M. Jourdain : « L'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement. » Et nous constations qu'en fait les honnêtes gens ne s'attachent guère qu'à cela. Il n'y a que le tirage qui compte.

Voyez comment, dès qu'on en parle, les regards se durcissent et les bouches se pincent. Les filles de Jérusalem courent sur le mur, en chantant : « Saül a tiré à 10,000, mais David tire à 100,000. » Saül n'aimera plus David.

Compère aidez-moi je vous prie, à mettre mes idées en ordre, ou suivant la formule de votre école, à filmer mes impressions. Valeur littéraire et valeur marchande, amour de la gloire et amour du profit, comment démêler tout cela? C'est qu'aussi bien, tout cela s'enchevêtre diablement.

L'ancien Simonide fut, dit-on, le premier qui eut la bonne pensée de déshonorer les Muses en introduisant la coutume de composer à prix fait. Ce digne homme ne voulait pas chanter gratis, ni même à crédit. Il préférerait l'argent aux honneurs, parce qu'il savait qu'avec de l'argent, on achète des honneurs tant qu'on veut, et il ne faisait nulle différence entre succès d'argent et succès d'estime, parce qu'il voyait que les hommes n'estiment, au fond, que l'argent.

Et vainement, depuis lors, a-t-on protesté. Vainement, depuis la 75^e Olympiade, prêche-t-on aux écrivains le généreux mépris

des richesses et des récompenses publiques. Ils ont toujours prétendu qu'elles leur étaient indispensables, comme moyen, sinon comme fin. Théocrite n'ignorait pas que Pauvreté est mère des Arts, mais quand sa muse revenait sans la recette espérée, elle s'asseyait au fond du coffre, la tête sur ses genoux froids. Le grand Bossuet qui, heureusement, eut toujours les pieds au chaud, avouait qu'il aurait perdu « plus de la moitié de son esprit » s'il avait jamais été « gêné dans son domestique ».

Et vous, Lunant? « On n'écrit rien de solide au cœur de l'embêtement, » dit votre Consolin, « à moins de naître sous le signe des prédestinés. » O mot terrible et adorable, — prédestination! Vous me faites penser à mes poiriers que la bonne Nature charge de fleurs et qu'elle gèle en un matin... Vous me faites penser aux quarante mille francs d'or que Rimbaud, en Egypte, portait dans sa ceinture et qui lui flanquaient la dysenterie...

Expliquez-moi pourquoi les écrivains s'acharnent à vouloir vivre de leur plume, quand ils savent que la plume nourrit si mal son homme? Léon Bloy qui ne perdait aucune occasion de déraisonner, disait, paraît-il : « Je fais un livre par an et il ne me nourrit pas, c'est injuste. » C'était regrettable, ce n'était pas injuste. Il aurait dû apprendre d'Epictète qu'il ne faut attendre des choses que ce qu'elles peuvent donner par leur nature. Le livre en vente est une marchandise comme une autre. Il ne sert à rien de prétendre que le client qui la refuse a mauvais goût. On discute, en art, des goûts, avec fondement, quand le livre est à l'école ou à l'académie, mais non point en commerce, quand le livre est à l'étalage.

Puisque « son astre, en naissant, » lui avait donné un rabot, maître Adam Billaut devait se contenter de la menuiserie, quand Richelieu serrait sa bourse et que la poésie rendait mal. C'était injustement, lui, qu'il injurait ces gredines du mont Parnasse qui font porter la besace à tant de faiseurs de vers et de prose. Et votre éditeur est sage, Lunant, quand il vous dit : « Si vous tenez à gagner de l'argent, n'écrivez pas. Quittez ces prévisions de limonadier à la veille du 14 juillet. Cessez de parler du livre qui se vend, se vendait, se vendra, se fût vendu. Ce qui compte, dans un livre, c'est l'impondérable. »

Avons-nous donc tort de souhaiter l'explosion de cet impondérable? Sommes-nous répréhensibles en recherchant le succès? On ne publie que pour cela. On peut bien écrire pour soi seul, et le cas même n'est pas très fréquent, mais on ne publie que pour être lu du plus grand nombre possible de lecteurs. Lu et approuvé, la gloire c'est l'approbation du monde.

Et cette approbation nous tient à cœur pour les raisons les plus légitimes. Elle apporte lumière et encouragement dans les ténèbres de la lutte, les affres du doute, le corps à corps des cauchemars. N'aurions-nous pas honte de nous prendre plus au sérieux que ne font les autres? Que voulons-nous? Faire un bon livre. Or, un bon livre est un livre qui réussit.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Boileau. Voyez son verdict sur les méconnus :

« Le gros des hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai et admirer de méchantes choses; mais il n'est pas possible qu'à la longue une bonne chose ne lui plaise; et je défie tous les auteurs les plus mécontents du public de me citer un bon livre que le public ait jamais rebuté, à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté desquels eux seuls sont persuadés. »

En somme, tout ce qui plaît au public n'est pas bon de ce seul fait, et il arrive même fréquemment que de grandes fadaïses ou de grandes saletés remportent ses plus éclatants suffrages, mais tout ce qui est bon arrive tôt ou tard à lui plaire, à prouver ainsi son excellence, à recevoir l'unique consécration du mérite littéraire, au point que les connaisseurs eux-mêmes, ajoute Boileau,

devront avouer qu'ils se sont trompés, ou mieux être reconnus en défaut, puisque l'épreuve peut dépasser la vie d'une génération.

Théorie bien consolante pour la corporation des écrivains. Car, à supposer qu'ils soient dans le doute sur la valeur de leur œuvre, ils peuvent se dire que si elle est bonne, elle a la certitude de réussir, et que même si elle ne vaut rien elle en a au moins la chance.

Vous me demanderez maintenant comment le public peut être à la fois si mauvais et si bon juge. Prenez garde à l'équivoque.

A proprement parler, le public ne juge pas de la valeur d'une œuvre. Pour juger, il faut du jugement et le public n'en a aucun. Il dit : « Ceci me plaît et cela ne me plaît pas. » Il témoigne que telle œuvre répond à ses goûts, à ses besoins, est utile en un mot à une société. L'art est social, Jolinon!...

Qu'avez-vous à rire, socialiste que vous êtes? Ne vous moquez pas de Boileau, il est moins loin de vous que vous ne le croyez. M. Gustave Lanson vous l'apprendra. Ce grand réaliste eût aimé votre meunier et votre paroissienne. Mais telle était sa manière d'entendre l'indépendance de l'art, je n'invente rien, lisez la préface à l'édition de 1701.

Vous verrez avec quelle politesse il remercie les clients qui ont eu la bonté d'acheter tant de fois ses livres. Cet heureux succès lui paraît tenir au soin qu'il a toujours pris de se conformer aux sentiments du public, d'attraper son goût en toute chose. Et il conseille aux écrivains de s'y étudier le plus possible car « un ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connaisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément, propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage ».

Mon avis, Jolinon, a toujours été que l'art est un jeu; il n'y a pas de sacrilège à jouer la Passion. Mais ce jeu n'est sérieux que s'il est profitable, profitable à l'artiste autant qu'au public; tout le monde content.

Vous ne l'êtes pas de moi. Je vous inquiète, en gambadant au milieu de ma démonstration comme un chien à travers un jeu de quilles. Croyez cependant que la vérité me soucie. Mais les hommes, qui ne s'entendent à peu près sur rien, divergent terriblement sur la question du succès littéraire.

Ainsi, vous pouvez rapprocher de l'opinion de Boileau cette sentence de Sainte-Beuve : « Toute grande célébrité dans les lettres, a sa raison, bonne ou mauvaise, qui la motive, l'explique, et la justifie du moins de l'absurdité. » Alors que vous trouverez Boileau nettement contredit par Baudelaire qui, de Gaspard de la Nuit, me semble-t-il, disait : « Cet ouvrage célèbre, puisqu'il est connu de moi et de tel et tel... »

Sur le degré souhaitable, nécessaire et suffisant, de réussite, de diffusion, d'influence, de notoriété, de gloire, personne ne sera jamais d'accord. Pour l'époque du succès, Boileau dit « à la longue ». Certains trouvent le temps long. En ce qui me concerne, je me fixe un délai de trente-cinq ans, prolongé, naturellement, de la durée des guerres à survenir au cours de cette période.

Après quoi, il ne me restera plus qu'à faire appel, en mourant, à la justice de la postérité. Mais voilà que l'abbé Galiani me crierait *in extremis* : « Du mérite d'un homme, il n'y a que son siècle qui en soit juge. » Et de fait, au train que prend la langue française, qui nous comprendra sans glossaire, en l'an 2,000?

Connaissez-vous beaucoup de gens, je ne dis point persuadés de la survivance de leur âme, mais persuadés que leur âme s'intèressera de près au destin de leur œuvre? Et à supposer que notre œuvre, ici-bas, tous les hommes l'aient, pouvons-nous espérer qu'aux pieds de Dieu, là-haut, les anges l'eurent? Si les gloires humaines sont précaires dans l'avenir calculable qu'est la postérité, que seront-elles dans le gouffre de l'éternité?

Puis l'ambition s'élève, plus elle apparaît vain. O Fatum des livres. Nécessité aveugle avec laquelle il n'y a pas moyen de jouer au dépit amoureux! A quoi tient la survivance d'une tragédie

d'Eschyle ou de Sophocle? Demandez-le à M. Paul Mazon. Et voyez ce que pense Juvénal de l'incurable manie d'écrire qui vieillit dans nos cœurs malades.

Il faut aller consulter la Pythie, comme ce grand Cicéron qui fut, en tous les sens, le plus glorieux des écrivains. Elle nous enseignera la sagesse, et comment nous devons obéir, en courant notre carrière, aux secrètes influences du ciel, tout en évitant les amorces trompeuses; comment nous pouvons concilier l'application au travail, que requiert la dignité de l'esprit, avec une élégante indifférence à ses résultats incertains. La plus belle réussite est la liberté de l'âme.

Nous ne dirons donc plus : « Si j'avais des moyens, si j'étais à l'aise, je ferais merveille. La pauvreté contrarie mon génie. » Car c'est la même main qui donne le génie et la pauvreté, les biens de l'âme et les biens de fortune, et n'avoir pas les moyens de montrer son génie, revient exactement à n'avoir point de génie du tout. De grands écrivains ont été riches, de grands écrivains ont été pauvres, mais pauvres ou riches ont chèrement payé leur grandeur. Le salaire des Muses, c'est nous qui le payons.

Jolinon, je vous souhaite de le payer au prix fort. Luttez, luttez, jeune athlète, avec l'Auge, jusqu'au matin. Vous le mettrez knock-out, parce que vous avez du muscle. Mais il vous touchera à la cuisse, pour vous prouver que vous êtes homme. Il vous en restera une sciatique, mon compère, qui vous fera faire la grimace, quand vous vous assierez sur un fauteuil Goncourt.

PAUL CAZIN.

Fierens-Gevaert

En dépit de Musset et de la Malibran, il n'est pas trop tard pour adresser à la chère mémoire de Fierens-Gevaert le mélancolique salut de l'amitié et de l'admiration.

Nous nous connaissions depuis longtemps. Nos premières rencontres datent des débuts de *Durendal* et elles eurent lieu dans le cabinet de travail, toujours enfumé, du cher abbé Møller. Fierens entraînait avec une allure un peu solennelle de jeune dieu, et participait aux discussions d'une voix sonore et avec des gestes impératifs et tranchants; puis soudain tout s'adoucisait en lui et pour convaincre son interlocuteur, il savait se faire exquisement cordial et délicieusement enveloppant. L'argument cessait d'être didactique et se muait en anecdote contée et mimée avec la plus vivante subtilité. Toujours, dans son éloquence publique comme dans sa conversation, il survécut quelque chose de l'acteur qu'il avait été.

Si on voulait user d'une formule facile, on pourrait épigrapher sa brillante et féconde carrière par ces mots : « De la scène à la direction générale des Musées ». Et cela signifierait simplement que Fierens-Gevaert réalisa son idéal de vie avec opiniâtreté et ferveur et, les yeux obstinément fixés sur ce culte de la Beauté qui fut l'objectif magnifique et passionné de son existence.

Sa foi artistique égalait — et ce n'est pas peu dire — sa foi religieuse. Et ce n'était pas là une dévotion intérieure, mais un mysticisme apostolique, toujours impatient de s'ex-

terioriser en paroles et, ce qui vaut mieux encore, en actes. Les routines, les conformismes, les indifférences qui jalonnent la route de l'Art étaient ses ennemies personnelles et il avait l'habitude de foncer sur elles avec une tougue à la Polyeucte. Mais ses haines comme ses enthousiasmes furent toujours raisonnés et lucides. Muni d'une forte érudition, patiemment acquise, documenté comme pas un sur l'histoire de notre Art, il avait le sens averti de la tradition, mais ce sens se complétait chez lui et se vivifiait par le sens de l'évolution. A côté de l'incomparable metteur en scène des chefs-d'œuvre du passé et qui transforma nos Musées en écoles animées et exaltantes d'art, il y avait en Fierens-Gevaert un perspicace anticipateur de l'avenir et qui, dans le fouillis des avant-gardes, s'attachait à découvrir les successeurs des Maîtres et à les hisser courageusement devant l'opinion. Verlant, son collègue et son rival, et qui ne l'aimait pas, avait coutume de dire : « Fierens ne suit pas le progrès, il marche devant. » Il se peut que dans son goût de la nouveauté, le sourcier qu'il était ait parfois été un peu fort et un peu vite; mais ces erreurs eurent leur cause dans deux nobles qualités : son haut souci d'assurer les destinées de continuité de notre Art par une lignée de jeunes maîtres dignes des vieux maîtres et son amour pour la jeunesse et sa foi en ses possibilités.

Et voilà un des beaux côtés — et si rare — de la physiologie morale de Fierens-Gevaert : ayant gardé toute sa fraîcheur d'âme, n'ayant délaissé aux ronces desséchées du bureaucratisme administratif aucun de ses enthousiasmes, il avait pour la jeunesse une affection de frère aîné; il la chérissait jusque dans ses exagérations et ses témérités, jalousement préoccupé de ne méconnaître aucun effort méritoire et, sous le voile des audaces, de dépister le talent sincère et véritable. Et quand une fois il avait donné son admiration à un homme et à une œuvre, il les défendait avec une obstinée bravoure. Tragique Symbolisme : il est mort en gravissant l'escalier de l'atelier d'un artiste en qui il avait reconnu de grandes promesses d'avenir...

Animateur au dedans de notre Art, Fierens-Gevaert fut au dehors un ambassadeur actif et éloquent. Il servit la Belgique de la manière la plus noble en aidant de toute son âme et de tout son esprit, par l'intelligence de ses initiatives et la magie de sa parole, au rayonnement spirituel de la Patrie.

La dernière fois que je rencontrai Fierens-Gevaert c'était en octobre, lors de mon départ pour l'Egypte. Nous parlâmes longuement de la prochaine exposition d'art Belge au Caire et en prenant congé, il me dit sur ce ton mi-plaisant mi-solennel qu'il savait prendre et qui était à fond de tant de cordialité : « Je te donne rendez-vous, devant le sourire du Sphinx ».

Hélas, pauvre et grand ami, pour les anciens Egyptiens, le sphinx était le « double » de la mort!

FIRMIN VAN DEN BOSCH
Procureur général
près les juridictions mixtes d'Egypte.

Alexandrie, le 31 décembre 1926

D'Henri de Tourville à Paul Bureau

I. — L'homme et le sociologue.

Dans une étude récente, publiée par la *Revue Catholique* (1), nous avons essayé de situer l'œuvre scientifique d'Henri de Tourville parmi les courants modernes de sociologie, et d'en discerner les lignes essentielles.

Nous avons vu l'école dite de la *science sociale* se détacher de l'école de la *réforme sociale*, et, tout en gardant avec Le Play certains principes communs, prendre délibérément une orientation nouvelle, autonome, dégagée de méthodes et de conclusions que Tourville et ses disciples estimaient incomplètes ou défectueuses. Parmi les disciples de l'abbé de Tourville, nous avons cité Paul Bureau. De même que Tourville et Démolins brisent les cadres scientifiques fixés par Le Play, Paul Bureau, parvenu à la pleine maturité intellectuelle, secoue le joug qu'il avait d'abord docilement accepté. Reconnaisant à ses maîtres de l'instrument qu'ils lui ont mis entre les mains comme aussi des vérités qu'ils lui ont transmises, il devient maître à son tour, sa personnalité s'affirme, son originalité s'accuse, ses grands ouvrages, *l'Indiscipline des mœurs*, *l'Introduction à la méthode sociologique*, se dressent au milieu des multiples publications où son activité débordante se donne carrière, s'imposent, non-seulement à l'estime des spécialistes, mais à l'attention du grand public, acquièrent la réputation méritée de livres classiques dans le sens scientifique du mot.

Nous voudrions prendre occasion de l'édition d'un volume où les amis de Paul Bureau ont réuni une collection d'articles et d'écrits de ce grand sociologue et moraliste chrétien, enlevé prématurément à l'Eglise et à la science à l'âge de 57 ans, pour évoquer sa physionomie et son œuvre. De ce volume intitulé *le Bon citoyen de la cité moderne*, nous rapprocherons un ouvrage édité au lendemain de la mort de Paul Bureau, à l'initiative du même groupe de publicistes. Dans cet ouvrage, MM. Lanzac de Laborie, E. Jordan, P. Méline, P. Archambault ont consacré à leur ami des études aussi instructives qu'attachantes sur l'homme, le moraliste, le sociologue, l'apologiste et le chrétien; ils y ont joint une gerbe de témoignages déposés sur la tombe qui venait de se fermer. Quiconque voudra connaître Paul Bureau devra désormais consulter ces deux livres (2) en même temps que les œuvres capitales où la pensée de l'éminent professeur s'est définitivement formulée.

* * *

Comme Henri de Tourville, Paul Bureau est Normand. Il est né à Elbœuf, a étudié à Rouen puis à Paris. Dès son enfance, il se révèle laborieux, patient dans la recherche de la vérité et passionné dans la défense de la vérité conquise, passionné jusqu'à en devenir parfois frondeur et virulent. A l'automne de 1886, il entre en contact avec Edmond Démolins, le collaborateur le plus intime d'Henri de Tourville; il tombe sous le charme des formules scientifiques de l'école; il espère, par les enquêtes entreprises autour de lui et qu'il compte poursuivre lui-même, faire accepter à ses contemporains le remède à la crise intellectuelle, morale et religieuse où se débat la France encore saignante des blessures de 1870.

Personnellement il est pourvu de fortes convictions chrétiennes que l'étude et la vie ne feront que confirmer; c'est un catholique

tout d'une pièce qui n'hésitera jamais à faire sa profession de foi, avec un accent de crâne simplicité, dans les milieux indifférents et hostiles qu'il traversera et fréquentera souvent. A peine ses études de droit terminées, il entre dans le corps professoral de l'Institut catholique de Paris et ce sera, dès lors, pendant trente-cinq années une vie remplie par les affections et les devoirs d'une famille très nombreuse — il eut dix enfants — par l'enseignement sous la forme multiple des cours et des conférences, par les publications scientifiques et les écrits de vulgarisation, par ce don de lui-même, de ses connaissances variées et solides, de sa foi profonde et conquérante, de son âme vibrante à toute beauté morale, ouverte à toute détresse, ce don enfin qu'il savait pratiquer avec une générosité inlassable et une efficacité souveraine. Savant, professeur, il lui arriva souvent aussi de remplir les fonctions de directeur spirituel.

M. Lanzac de Laborie a évoqué la flamme de son regard, la chaleur de son accueil, l'entrain de sa parole, sa vie privée sans tache, sa rare probité intellectuelle, son apostolat de tous les instants, les attachements innombrables qu'il a suscités et qui se sont manifestés de toute part lorsque la mort le frappa le 7 juin 1923 en plein travail, au moment où il adressait à ses amis les premiers exemplaires de *l'Introduction à la méthode sociologique*.

* * *

Il avait commencé, à l'instar de ses maîtres, par rechercher et mettre en valeur les rapports d'interdépendance qui existent entre le milieu et la société; l'influence du milieu géographique surtout avait attiré son attention au cours de plusieurs voyages, en Angleterre, en Norvège, dans les lectures qu'il poursuivait sur les peuples de l'Asie; il avait tiré d'une abondante documentation des articles, puis des études plus amples qui étaient tout à fait dans la ligne tracée par Tourville et Démolins.

Mais peu à peu une question surgissait dans son esprit, une question qui de jour en jour se faisait plus pressante, plus angoissante; quel est le rôle des représentations « vécues », suivant son expression, des facteurs moraux et religieux dans l'évolution des sociétés? Ce besoin du divin que révèle à chaque pas l'observation des sociétés humaines, les maîtres de l'école de la *science sociale*, tout catholiques qu'ils étaient, lui ont-ils donné dans leur nomenclature une place correspondante à celle qu'il détient dans la réalité de la vie sociale? Un long travail s'accomplit dans la mentalité de Paul Bureau dont M. P. Méline nous a fait parcourir toutes les phases. Bureau lui-même s'en est ouvert dans son *Introduction à la méthode sociologique* et il a insisté sur ce moment de sa carrière où il dépassa pour tout de bon l'enseignement qu'il avait reçu. Ce fut alors qu'il reconnut pleinement le primat de la vie spirituelle et religieuse, reconnaissance qui l'engageait « vers une représentation du fait social autrement complexe que celle à laquelle j'avais été habitué, écrit-il ».

Certes, dès ce moment, le moraliste qu'il était, à l'état latent tout au moins, va se développer, il aura le souci constant, non-seulement de décrire les mœurs, mais de les réformer. Il s'y emploiera dans ces conférences innombrables dont quelques-unes nous sont aujourd'hui présentées par les éditeurs du *Bon citoyen de la cité moderne*, conférences où l'on retrouve l'ébauche ou les conclusions de son grand livre sur *l'Indiscipline des mœurs*.

Est-ce à dire que, comme d'aucuns l'ont prétendu, il ait, à partir de ce tournant de sa vie, sacrifié la sociologie à la morale? Erreur profonde. Bureau, moraliste, est demeuré sociologue. M. P. Méline l'a bien montré dans l'étude très fouillée qu'il a consacrée à son œuvre sociologique. Il s'est efforcé de présenter une synthèse de *l'Introduction à la méthode sociologique*, s'attachant à prouver, pièces en mains, que Bureau a jusqu'à son dernier jour

(1) Voir la *Revue* des 10 septembre, 26 novembre et 3 décembre 1926.

(2) Tous deux aux cahiers de la nouvelle *Journée*. Paris, Bloud et Gay.

tenu la sociologie pour une science autonome, science des rapports de causalité entre les phénomènes sociaux, étrangère aux jugements de valeur. Au moraliste, il appartiendra d'établir et de formuler ces jugements de valeur, non au sociologue. Le milieu, le travail, la conception de la vie : voilà la trinité organisatrice qui se présente à l'œil scrutateur du sociologue. Qu'il en démêle l'écheveau complexe : telle est sa fonction. Qu'il l'aborde, sans parti pris, avec l'unique souci de trouver et de dire la vérité : tel est son devoir. Ainsi l'a compris Paul Bureau. C'est comme sociologue qu'il espère faire entendre à ceux qu'il appelle *les Enfants de l'Esprit nouveau* « l'importance des éléments spirituels dans la genèse du fait social », les rattachements subtils et innombrables qui relient la vie de chaque individu aux croyances et aux conceptions métaphysiques auxquelles il adhère », et « du seul point de vue du bon aménagement des institutions sociales » l'universalité et la souveraineté du problème religieux. C'est, comme sociologue, qu'il espère faire admettre à ceux qu'il nomme *les Enfants de la Tradition*, que « si une société est une association dont la permanence n'est possible que par la fidélité à certaines traditions, elle a tout de même besoin aussi de renouvellement, de nouveauté et de progrès ».

On a parfois accusé Paul Bureau d'indifférence, de défiance, voire d'inintelligence à l'égard de la philosophie, notamment de la philosophie sociale et juridique. M. P. Méline a touché ce point et l'a traité en connaissance de cause, avec tout le sens des

nuances que requérait la matière (1). Que Bureau se soit refusé à faire intervenir la philosophie dans la sociologie définie comme elle l'a été tout à l'heure, c'était, pensons-nous, son droit et même son devoir; on ne gagne rien et l'on compromet tout à brouiller des choses qui demandent à être distinguées. Morale impérative et sociologie positive sont champs d'études fort différents. Qu'il se soit dégagé avec peine de certains préjugés contractés dans sa formation première, c'est possible et même probable. Mais nous croyons pouvoir ajouter que sa loyauté intellectuelle, son magnifique appétit du vrai intégral l'ont de plus en plus rapproché de cette reine des sciences dont le domaine embrasse les premiers principes, les causes dernières, hors lesquels tout demeure confus et obscur. C'est l'impression que m'a laissée autrefois la lecture attentive de son *Introduction à la méthode sociologique*.

Dans un prochain article nous nous attacherons à marquer la position prise par Bureau à l'égard des problèmes moraux les plus actuels, tout particulièrement du problème de la morale sexuelle, et sa personnalité nous apparaîtra alors éclairée d'un jour plus complet et plus lumineux.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(1) De multiples références sont citées à ce sujet par M. MELINE. Il nous a été particulièrement agréable de lui voir mettre en bonne place le savant ouvrage de notre compatriote, Mgr DEPLOIGNE : *Le Conflit de la morale et de la sociologie*.

Les idées et les faits

ROME

Une lettre du Pape au sujet de Maurras et de l'« Action Française ».

A. S. EM. LE CARDINAL PAULIN-PIERRE ANDRIEU,
ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.
BIEN AIMÉ ET VÉNÉRÉ MONSIEUR LE CARDINAL,

C'est de tout cœur que Nous vous remercions des bons et si pieux souhaits que vous venez de Nous envoyer par votre aimable lettre du 23 décembre passé et que Nous vous le rendons en implorant pour vous du divin Enfant toutes les grâces que votre âme de pasteur désire pour vous-même, pour votre clergé et pour votre peuple, qui sont aussi les nôtres et que Nous aimons tant parce qu'ils vous aiment, travaillent avec vous et répondent si généreusement à vos sollicitudes pastorales. Nous tenons à faire cela personnellement et sans intermédiaires pour vous dire encore une fois combien Nous apprécions la fidèle et généreuse coopération que vous Nous prêtez depuis quelques mois. Dans les feuilles ci-jointes, vous allez lire le premier un décret touchant la grave question de l'Action française, qui va paraître incessamment dans les *Acta Apostolicae Sedis*, avec les actes du premier Consistoire. Vous aviez un certain droit à cette prémice parce que, parmi vos vénérables confrères de l'épiscopat français, vous avez été le premier à soulever la question et le premier aussi à porter les conséquences d'une telle initiative, toujours avec Nous, dès que votre cause est devenue la Nôtre, c'est-à-dire dès la toute première heure.

Comme vous allez voir, le décret a une importance assez grande, ne serait-ce que parce qu'il détruit d'un seul coup la légende qu'on a tissée, en bonne foi, comme Nous aimons à le croire, autour de Notre vénéré prédécesseur Pie X, de sainte mémoire. Comme vous voyez, non seulement il en résulte que ni vous, ni Nous, ni Nos coopérateurs et exécuteurs n'avons été les premiers à Nous saisir

de ladite question, mais il en résulte aussi que Nous avons fini là où Pie X a commencé.

Il est de toute évidence que nous aurions employé de tous autres procédés si les documents que Nous publions avaient été à Notre connaissance; mais ce n'est qu'après le jour du Consistoire que Nous les avons eus en Nos mains. Sans doute, il Nous était très pénible de voir opposer (comme on l'a si souvent fait plus ou moins ouvertement), le nom et la prétendue conduite de Notre vénéré prédécesseur à Notre nom et à Notre conduite vis-à-vis de l'Action française; Nous avions le profond sentiment — dites le pressentiment — qu'une telle opposition ne répondait pas au vrai; pour ne pas dire autre chose, Pie X était trop antimoderniste pour ne pas condamner cette particulière espèce de modernisme politique, doctrinaire et pratique, auquel Nous avons affaire. Mais les documents positifs Nous manquaient, ils Nous ont manqué jusqu'à la toute dernière heure, et ce n'est qu'après des recherches réitérées, faites suivant des indications, que Nous suggéraient les habitudes d'une vie passée en grande partie au milieu des livres et des documents, qu'on les a finalement retrouvés. Tout ceci s'explique facilement si on se rappelle qu'en l'an 1917 (*Motu Proprio du 25 mars*) la S. Cong. de l'Index a été incorporée à celle du Saint-Office et ses archives unies à celles de celui-ci. Il est encore plus facile d'expliquer les délais auxquels Pie X et Benoît XV ont jugé opportun de soumettre la publication du décret que Nous promulguons : l'un et l'autre ont dit et Nous publions les considérations qui les ont inspirés; et l'on ne peut pas ne pas remarquer que les interventions et les hautes pressions dont parle Pie X ne l'ont pas empêché d'approuver la proscription prononcée par la S. Cong. de l'Index jusqu'à vouloir y lier son nom, en en prescrivant la date de la publication en n'impose quel temps celle-ci aurait eu lieu. Nous Nous demandons plutôt pourquoi la divine Providence a permis tout ce retard dans la recherche et la découverte de documents si importants et si décisifs : et Nous aimons à y voir non seulement une permission, mais une disposition providentielle dans le double but, d'un côté, de Nous engager à étudier toute la grave question personnellement et pour Notre compte et, de l'autre côté, de faire...

ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.

En effet, cette révélation des cœurs s'est produite dans une bien large mesure depuis la publication de votre lettre, mais plus encore en ces derniers temps et surtout dans les jours qui ont immédiatement précédé et suivi le Consistoire du 20 décembre passé. Il s'est révélé une absolue absence de toute juste idée sur l'autorité du Pape et du Saint-Siège et sur sa compétence à juger de son extension et des matières qui lui appartiennent; une absence non moins absolue de tout esprit de soumission ou tout au moins de considération et de respect; une attitude prononcée d'opposition et de révolte; un oubli ou plutôt un vrai mépris de la vérité, allant jusqu'à l'insinuation et à la divulgation d'inventions aussi calomnieuses que fausses et absurdes; tout ceci s'est abondamment et si clairement révélé que beaucoup de bons catholiques ont vu et compris à qui et à quel esprit ils s'étaient fiés en pleine bonne foi. C'est au milieu de telles révélations de cœurs que la divine Providence a mis en Nos mains les documents que Nous vous communiquons, ce sont ces révélations qui ont mis le comble à la mesure et Nous font prescrire le journal *l'Action Française*, comme Pie X a proscrit la revue bimensuelle du même nom. Quant aux livres de Charles Maurras, proscrits par Pie X, il est évident pour tout bon catholique que la proscription ne perd rien de sa force par le fait que l'auteur ait tenu à se faire son propre index, quand l'Index de la Sainte Eglise est intervenu, d'autant plus s'il déclare comme il l'a déclaré que, par là, il n'entend se mettre en règle avec aucune loi. C'est précisément de l'intervention de l'Index que les documents retrouvés témoignent, comme ils attestent aussi le persévérant jugement de l'Eglise sur la grave question du moment. Nous espérons que révélée à l'heure qu'il est, une telle continuité du jugement suprême de cette Eglise que le Saint-Esprit appelle *Columna et firmamentum veritatis*, suffirait à elle seule à éclairer les esprits, à dissiper les doutes, à tranquilliser les âmes, à ramener partout et en tous la paix. C'est Notre désir ardent, c'est Notre instante prière pour tous Nos chers fils de France et plus particulièrement pour cette bien-aimée jeunesse, qui toujours, mais surtout à l'heure qu'il est, garde la première place dans Nos prédilections et dans Nos sollicitudes apostoliques. Mais c'est à tous sans exception que Notre cœur paternel s'ouvre, offrant à tous l'accueil le plus indulgent et le plus tendre; désireux de les consoler tous, si, pendant une heure que Nous espérons déjà passée sans retour, Nous en avons dû contrister quelques-uns afin de ne pas manquer à Nos redoutables responsabilités pour le salut de leurs âmes.

Voilà, Monsieur le Cardinal, les sentiments dont Nous vous prions de vous faire l'interprète, comme toujours fidèle, en vous donnant, à vous, à tout votre diocèse et à toute la France, les bénédictions les plus affectueuses.

Du Vatican, le 5 janvier 1927.

PIUS P. P. XI.

LA CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

condamne certaines œuvres de Charles Maurras et le journal *l'Action Française*.

Le 29 janvier 1914 et le 29 janvier 1926.

Comme plusieurs ont demandé qu'il fût fait une enquête diligente sur la pensée et l'intention de ce Siège Apostolique et surtout sur celles de Pie X d'heureuse mémoire touchant les œuvres et écrits de Charles Maurras et le périodique intitulé *l'Action Française*, S. S. le Pape Pie XI m'a ordonné à moi, soussigné, assesseur du Saint-Office, de rechercher avec soin les Actes et dossiers de la Sacrée Congrégation de l'Index — qui, comme tous le savent, a été jointe et incorporée au Saint-Office — et de lui en faire un rapport.

Cette enquête achevée, voici ce qui a été constaté :

I. Dans la Congrégation préparatoire tenue le jeudi 15 janvier 1914 : « Tous les Consultants furent unanimement d'avis que les quatre œuvres de Charles Maurras : *le Chemin de Paradis*, *Anthinèa*, *les Amants de Venise* et *Trois idées politiques*, étaient vraiment mauvaises et donc méritaient d'être prohibées; à ces œuvres, ils déclarèrent qu'il fallait ajouter l'œuvre intitulée *l'Avenir de l'Intelligence*.

» Plusieurs Consultants voulurent qu'on y ajoutât aussi les livres intitulés *la Politique religieuse* et *Si le coup de force est possible*.

II. Dans la Congrégation générale tenue le lundi 26 janvier 1914 : « L'Eminentissime cardinal préfet a déclaré qu'il avait traité de cette affaire avec le Souverain Pontife et que le Saint-Père, en raison du nombre de pétitions à lui adressées de vive voix et par écrit, même par des personnalités considérables, avait vraiment hésité un moment, mais enfin avait décidé que la Sacrée Congrégation traitât de cette affaire en pleine liberté, se réservant le droit de publier lui-même le Décret.

» Les Eminentissimes Pères, entrant donc au cœur de la question, déclarèrent que, sans aucun doute possible, les livres désignés par les Consultants étaient vraiment très mauvais et méritaient censure, d'autant plus qu'il est bien difficile d'écarter les jeunes gens de ces livres, dont l'auteur leur

est recommandé comme un maître dans les questions politiques et littéraires et comme le chef de ceux dont on doit attendre le salut de la patrie. Les Eminentissimes Pères décidèrent unanimement de proscrire, au nom de la Sacrée Congrégation, les livres énumérés, mais de laisser la publication du Décret à la sagesse du Souverain Pontife. Pour ce qui concerne le périodique *l'Action Française*, Revue bi-mensuelle, les Eminentissimes Pères estimèrent qu'il fallait en décider comme des œuvres de Charles Maurras.

III. Le 29 janvier 1914 : « Le secrétaire, reçu en audience par le Saint-Père, a rendu compte de tout ce qui s'est fait dans la dernière Congrégation. Le Souverain Pontife se met aussitôt à parler de *l'Action Française* et des œuvres de M. Maurras, disant que de nombreux côtés il a reçu des requêtes lui demandant de ne pas laisser interdire ces œuvres par la Sacrée Congrégation, affirmant que ces œuvres sont cependant prohibées et doivent être considérées comme telles dès maintenant, selon la teneur de la proscription faite par la Sacrée Congrégation, le Souverain Pontife se réservant toutefois le droit d'indiquer le moment où le décret devra être publié, s'il se présente une nouvelle occasion de le faire, le décret qui prohibe ce périodique et ces livres sera promulgué à la date d'aujourd'hui.

IV. — Le 14 avril 1915 : « Le Souverain Pontife (Benoît XV d'heureuse mémoire), a interrogé le secrétaire au sujet des livres de Charles Maurras et du périodique *l'Action Française*. Le secrétaire a rapporté en détail à Sa Sainteté tout ce que la Sacrée Congrégation avait fait à ce sujet et comment Son prédécesseur, Pie X, de sainte mémoire, avait ratifié et approuvé la proscription prononcée par les Eminentissimes Pères, mais avait différé à un autre moment plus propice la publication du décret. Cela entendu, Sa Sainteté déclara que ce moment n'était pas encore venu; car, la guerre durait encore, les passions politiques empêcheraient de porter un jugement équitable sur cet acte du Saint-Siège.

Toutes ces choses ayant été rapportées avec soin à Notre Très Saint-Père par moi, soussigné, assesseur du Saint-Office, Sa Sainteté a jugé qu'il était devenu opportun de publier et de promulguer ce décret du pape Pie X et a décidé d'en effectuer la promulgation, avec la date prescrite par son prédécesseur d'heureuse mémoire Pie X.

De plus, en raison des articles écrits et publiés, ces jours derniers surtout, par le journal du même nom, *l'Action Française* et, notamment, par Charles Maurras et par Léon Daudet, articles que tout homme sensé est obligé de reconnaître écrits contre le Siège apostolique et le Pontife romain lui-même, Sa Sainteté a confirmé la condamnation portée par son prédécesseur et l'a étendue au susdit quotidien *l'Action Française* tel qu'il est publié aujourd'hui, de telle sorte que ce journal doit être tenu comme prohibé et condamné et doit être inscrit à l'Index des livres prohibés, sans préjudice à l'avenir d'enquêtes et de condamnations pour les ouvrages de l'un et de l'autre écrivain.

Donné à Rome, au palais du Saint-Office le 28 décembre 1926.

Par ordre du Saint-Père,
CANALI, assesseur.

ALLEMAGNE

La prochaine guerre

La Menschheit (revue hebdomadaire) donne dans son dernier numéro la nomenclature suivante des armements allemands, en la faisant précéder de l'avant-propos suivant :

« Les grandes lignes de l'armement allemand sont connues de l'étranger, mais le peuple allemand les ignore malheureusement, et il ignore encore plus la portée et le but offensif de ces armements.

» Un homme de confiance et un spécialiste de premier ordre nous envoie la nomenclature suivante, qui est d'une grande importance pour la discussion sur le désarmement allemand et qui réduira à néant l'affirmation de ces « pacifistes » qui cherchent à persuader le peuple allemand, l'étranger et eux-mêmes que tout cet armement sert un but de politique intérieure.

» Seule la connaissance exacte des faits peut inciter l'opinion publique en Allemagne à mettre, avant qu'il ne soit trop tard, un terme à ce double jeu néfaste qui menace d'enlever tout crédit moral à notre politique extérieure.

» L'Allemagne ne peut pas suivre en même temps la politique de Thoiry et celle de Potsdam sans ruiner définitivement sa renommée en tant que nation honnête et digne de confiance.

» Notre homme de confiance est décidé, au cas où une quelconque de ces déclarations serait contestée, à publier immédiatement d'autres détails, avec les preuves à l'appui.

Hommes de troupe.

L'armée de 100,000 hommes qu'est la Reichswehr sera complétée, en cas de guerre, par les 150,000 hommes de la Schutzpolizei et les deux millions provenant des associations patriotiques, des sociétés d'officiers et des sociétés d'anciens régiments.

Ces compléments sont déjà préparés aujourd'hui par des bureaux

secrètes de recrutement. Ces bureaux tiennent à jour les listes nominatives des associations patriotiques dont ils en reçoivent un exemplaire chaque année.

Les chefs des bureaux de recrutement sont d'anciens officiers qui sont employés à la Reichswehr à titre civil. Au Wehrkreis-kommand I, c'est le capitaine Keiner qui dirige les différents bureaux du Wehrkreis et au ministère de la Reichswehr, c'est-à-dire au commandement de l'armée, c'est le capitaine Fromm.

Des bureaux secrets de recrutement ont été repérés jusqu'ici à Giessen, Fulda, Stralsund, Rostock et Francfort-sur-Oder.

Les réserves de la Reichswehr sont classées en deux catégories :
1^o Tous les hommes du service armé qui ont servi et qui n'avaient pas atteint l'âge de vingt-cinq ans lors de la conclusion de la paix;

2^o Tous les hommes qui n'ont pas servi et ceux ayant servi qui étaient âgés de plus de vingt-cinq ans lors de la conclusion de la paix.

L'instruction de ces réserves se fait :

a) Pour les officiers : par des cours périodiques dans les écoles d'officiers;

b) Pour la troupe : des exercices hebdomadaires ont lieu dans les cours des casernes pour les hommes de troupe; pour ceux qui n'ont pas servi, ils peuvent ou bien s'enrôler temporairement dans la Reichswehr (quatre à six semaines) ou bien ils sont exercés par les officiers de leur association s'il n'existe aux environs aucun bataillon d'instruction de la Reichswehr.

Il existe, à côté de la direction de l'armée, une section S. G. au ministère de la Reichswehr. C'est une section à caractère politico-militaire, qui a pour but de négocier avec les représentants des armées étrangères.

De telles négociations, visant principalement le complément en armes, ont été menées avec des officiers russes et bulgares. On aurait également négocié avec des États de l'Amérique du Sud (Chili). On cherche en ce moment à établir une liaison avec l'armée japonaise.

À côté de cette section, l'état-major général, qui se compose en grande partie de ses anciens membres, fait des travaux purement militaires. L'état-major général prépare, en liaison avec la Heeresleitung, les plans de mobilisation, fixe des lignes de marche, etc.

Armes.

Les armes en surnombre dans la Reichswehr, dont on ne peut fixer la quantité, sont administrées et cachées de la façon suivante :

a) *Distribution à des civils.* — Des armes sont à la disposition de membres sûrs et des officiers des associations patriotiques;

b) *Dépôts secrets d'armes sur terrains privés.* — Des dépôts d'armes sont constitués en des endroits particulièrement sûrs et chez des personnes particulièrement sûres (chez les grands propriétaires; ex. : comte Dohna). Elles reçoivent un léger dédommagement. Les armes sont surveillées en général par le personnel du propriétaire;

c) *Dépôts secrets d'armes sur terrains militaires.* — Dans les casernes de la Reichswehr et de la Schutzpolizei, ainsi que dans les anciens abris, qui sont vides, des dépôts d'armes sont murés dans les caves (par ex. : Kustrin, Königsberg, Berlin, Francfort);

d) *Transports circulaires d'armes (Waffen Kreise).* — Les armes sont transmises à des courtiers et commissionnaires sous le contrôle d'un membre de l'ancienne et de la nouvelle marine. Ces courtiers et commissionnaires font circuler ces armes en se les passant l'un à l'autre.

Les armes sont placées dans des caisses et circulent comme fer ou acier. Ces transports circulaires sont même dirigés vers l'étranger, entr'autres, d'une façon certaine, vers la Hollande, la Suède, le Danemark, la Russie et le Chili (Hongie?);

e) *Autres dépôts d'armes.* — Des armes sont emmagasinées dans des bateaux amarrés dans des ports neutres, et sont à la disposition de l'armée allemande. De tels bateaux se trouvent devant Memel et dans quelques ports russes.

La fabrication d'armes est confiée en grande partie à des maisons allemandes; qui ont des succursales à l'étranger. La préférence est donnée à la Russie.

f) *Conservation des armes.* — Afin de conserver les armes en bon état, celles de la Reichswehr et de la Schutzpolizei sont retirées périodiquement (en général deux fois par an) et remplacées par les armes cachées.

Le nombre des armes ne peut être établi.

On tient surtout à ce que toutes les associations patriotiques soient munies d'armes de petit calibre. L'arme de petit calibre ne se distingue du fusil de guerre allemand que par le calibre; mais la paroi du canon est assez forte pour supporter les rayures du calibre militaire, ce qui peut être fait dans quelques minutes.

La question des munitions est traitée de la même façon que les armes.

Avions.

L'Allemagne possède environ vingt usines d'avions; dont une partie construit en ce moment déjà des avions militaires à l'étranger (Iunkers, Dornier, Rohrbach, Heinkel et Fokker).

Les avions construits en Allemagne le sont de façon à être transformés facilement en appareils de guerre. Et même les avions allemands de commerce et de tourisme peuvent être très vite transformés pour des buts militaires.

Iunkers et Rohrbach, en particulier, fabriquent à l'étranger de grands avions de bombardement. Iunkers construit en Russie et au Danemark (Flyindustrie) un avion armé de cinq mitrailleuses, de bombes et torpilles aériennes. Rohrbach construit un avion de bombardement avec un équipage de six à huit hommes. Les firmes se sont engagées à travailler en cas de guerre exclusivement pour le compte de l'Allemagne et reçoivent à cet effet une subvention du Reich.

Les sociétés d'aviation en Allemagne s'occupent du recrutement des pilotes.

Les écoles d'aviation forment les pilotes et les observateurs.

Au ministère de la Reichswehr, le capitaine Student est le chef des services de l'aviation militaire.

L'organisation de terrains est ainsi comprise : chaque grande ville sera dotée d'une gare d'aviation et de nombreux terrains seront en outre préparés pour servir de terrains en cas d'atterrissage forcé (*Notlandungsplaetze*).

Armes nouvelles.

a) *Gaz.* — Depuis 1923, l'Allemagne possède un gaz de guerre fabriqué à Oppau et Leuna, il a été employé deux fois à titre d'essais sur le terrain d'exercice de Doberitz. Ce gaz est désigné sous le nom de W gaz, d'après l'inventeur.

Une analyse a été faite, à l'institut Kaiser Wilhelm.

En plus, l'Allemagne dispose d'une substance pulvérisée, qui par le contact avec l'air, est transformée en gaz empoisonné. Les récipients pour cette substance sont fabriqués aux chantiers Arado (Warnemünde).

Des essais ont été faits en 1925 dans les forêts bavaroises, en 1926 dans les forêts de Schneidemühle.

Comme troisième et nouvel engin de guerre, il existe une substance dite substance léthargique, sous forme de poudre et renfermée dans des récipients semblables à ceux ci-dessus mentionnés. Elle est composée d'argile et de plâtre, la proportion n'est pas connue.

b) *Avions.* — L'Allemagne construit en ce moment, à Munich et à Johannistal, un avion dont le pilotage et le jet de bombes sont dirigés à distance.

Le capitaine Studen, du Reichswehrministerium, mentionné ci-dessus, et un ancien lieutenant, Drechsler, dirigent l'entreprise. Des essais ont eu lieu sur le terrain secret d'aviation de la Reichswehr à Waren, dans le Mecklembourg.

c) *Divers; Rayons électromagnétiques.* — Leur but est d'arrêter le moteur (panne d'allumage). Des essais ont eu lieu aux environs de Nuremberg sur des avions français qui font le trajet de Paris à Prague. Directeur : Capitaine Student.

« *Ultrastrahlen* ». — Ils ont pour but de faire exploser à distance des dépôts de poudre ou de munitions. On fabrique ces appareils à Eberswalde depuis 1915.

Mitrailleuses. — Il existe une mitrailleuse pour avion, pouvant tirer sous un angle de 180°. On peut ainsi effectuer des tirs à travers l'hélice. But : le travail de l'avion de chasse est facilité étant donné que ses mouvements sont réduits.

Défense contre les tanks. — C'est un appareil qui permet, au moyen de rayons électromagnétiques d'arrêter le moteur des tanks. Toutes ces nouvelles armes sont destinées à remplacer les « *Grosswaffen* », en particulier les tanks.

Observations.

L'esprit offensif allemand ne ressort pas seulement des armements énoncés plus haut; mais encore et d'une façon claire, du fait :

1^o Que l'armée allemande mène avec succès des négociations avec l'armée soviétique concernant des travaux de fortification, en commun, par l'intermédiaire de la section S. G. (secrète) au ministère de la Reichswehr;

2^o La Reichswehr est antilocarnienne, donc contre la politique extérieure du Reich;

3^o La Reichswehr a une attitude hostile à la Pologne;

4^o Le colonel Nicolaï, du Reichswehrministerium, a élaboré un plan d'attaque contre la Pologne, jonction des armées russes et allemandes soit en Pologne, soit en Lithuanie. Le champ de bataille est sur l'Elbe, d'où transiert de l'industrie de guerre de l'Ouest à l'Est.

LIBRAIRIE DESCLÉE, DE BROUWER ET C^o
Bruxelles, 50, rue de la Montagne

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE

LETTRES D'UN PÈLERIN DE JÉRUSALEM
suivies d'une série d'appendices sur le Sionisme
et sur les livres traitant de l'Orient
par le Chanoine Paul HALFLANTS

Un beau volume de 21 x 15 de 224 pages, orné de 2 CARTES
et de 188 PHOTOGRAVURES. Prix : 25 francs.

ANGLETERRE

Vers la Paix ?

D'après une série d'articles intitulés Les Dimensions de la Paix,
de M. Wickham Steed dans The Observer (Londres).

I

La question de savoir si la Conférence de Paris (1919) a conclu une paix ou jeté les bases de la paix reste toujours ouverte. Il avait semblé, il y a treize mois, lors de la signature des traités de Locarno, que les années grasses allaient succéder aux sept années maigres. Mais 1926 a exercé à cet égard un effet réfrétant.

Revenu récemment de Berlin, il ne semble pas à M. Wickham Steed que l'Allemagne se rende bien nettement compte qu'elle doit faire, elle aussi, un effort pour que l'avenir soit plus serein.

M. Briand a affirmé qu'on avait parlé « européen » à Locarno, et cependant, ce n'est encore là l'idiome d'aucun peuple et surtout pas du peuple allemand. Parfois, on en entend des bribes, comme s'il s'agissait là d'une langue classique et comme si ceux qui la parlaient voulaient étaler leur érudition, mais ce n'est pas là une langue vivante, c'est moins encore un dialecte populaire.

Il nous faut, aujourd'hui, réparer une omission aussi vieille que l'Armistice. Le 4 novembre 1918, un accord franco-britannique était conclu qui avait pour objet de transformer l'organisation interalliée de la propagande contre l'Allemagne en une institution ayant pour objet de prêcher la compréhension réciproque et une paix morale. Mais le 12 novembre, cet accord tombait à l'eau par suite de divergences entre divers hommes politiques en vue de Grande-Bretagne. Par là l'occasion d'éduquer quelque peu l'opinion allemande, de lui faire comprendre les mobiles des Alliés, de comprendre, d'autre part, les sentiments du peuple allemand, était perdue à tout jamais. Ni Locarno, ni l'entrée du Reich dans la S. D. N. n'ont réparé cette omission. « Alliés » et « ennemis » se comprennent aussi peu les uns les autres à l'heure actuelle qu'il y a huit ans.

Voilà la vérité.

Il est même moins aisé de trouver un dénominateur commun

aujourd'hui qu'en 1918. Alors les mentalités étaient plus fluides, plus aptes à se prêter à de nouvelles formes de la pensée. La jeunesse allemande, durement éprouvée par le dieu de la guerre, était à la recherche d'un idéal nouveau. On ne lui en offrit aucun; aussi se tourna-t-elle en partie vers le Centre catholique, en partie vers l'ancien système impérial que nimbait une auréole de grandeur patriotique. Ce que les Allemands dénomment *Kriegsschuld-lüge*, « mensonge de la culpabilité de guerre » se cristallisa définitivement. Une théorie spéciale du patriotisme allemand et de ses besoins vit le jour, et, aujourd'hui, toute dérogation à cette théorie est stigmatisée comme un crime de lèse-patrie, parfois même concrètement châtiée. Ce que les Allemands appellent « les Paix dictées » forment comme une barrière insurmontable entre la reconnaissance par eux de la sincérité des Alliés et la conviction de ceux-ci d'avoir véritablement poursuivi des idéaux élevés.

Longtemps, la haine de la paix de Versailles joua le rôle principal dans la répugnance ressentie en Allemagne à l'égard de la S. D. N. Durant des années, celle-ci fut regardée comme un instrument hypocrite inventé par les ennemis de la Germanie en vue de la perpétuation d'une paix inique et comme devant servir sous-main les intérêts britanniques en Europe et dans le monde. Il est certain qu'aujourd'hui encore la grande majorité du peuple allemand envisage la participation du Reich à l'organisme de Genève moins comme une occasion de coopérer sur un pied d'égalité avec les autres peuples que comme un moyen d'éliminer totalement le traité de Versailles. Une minorité, qu'on ne saurait qualifier de négligeable, pense autrement mais n'ose rien dire. Une minorité plus petite encore sait que le traité de Versailles est muet au sujet de la culpabilité de guerre de l'Allemagne, qu'il ne fait qu'affirmer la responsabilité de l'Allemagne et de ses alliés pour les pertes et les dommages causés aux gouvernements alliés et associés du fait de l'agression du Reich et des alliés du Reich.

Lorsque les Allemands maintiennent que l'accusation de culpabilité de guerre leur pèse lourdement sur la conscience, ils ont en vue moins l'agression allemande contre la Belgique ou l'agression austro-hongroise contre la Serbie, que le memorandum allié envoyé en réponse à la protestation allemande contre le projet de traité de paix. Peu d'Allemands savent distinguer entre ce dernier document que le Reich n'a pas signé et le traité de paix au bas duquel il a été forcé d'apposer sa signature.

Un Anglais, avant qu'il n'ait discuté toutes ces questions en Allemagne avec des Allemands, n'est pas apte à se rendre compte de l'abîme qui sépare les points de vue allemand et allié. Celui qui prévaut en Allemagne est celui-ci : tôt ou tard — le plus tôt sera le mieux — l'affirmation inscrite au traité de Versailles de la culpabilité de guerre austro-allemande devra disparaître. État d'esprit — il s'est reflété à Genève en septembre dans le discours Stresemann au *bierabend* — qui rend probable sinon certain que tous les adoucissements apportés à l'application du traité de Versailles, toutes les renonciations des Alliés à leurs droits seront regardés en Allemagne moins comme une preuve de l'esprit de conciliation animant les Alliés, que comme une admission, par eux, bien à contre-cœur, de la justice des *desiderata* allemands.

Troublant problème! Non seulement gouvernements et peuples alliés devront travailler à un apaisement temporaire, mais il leur faudra viser aussi à éduquer de façon permanente l'opinion publique allemande; et pour cela, le concours d'Allemands de bonne volonté sera nécessaire. Sans quoi — et notons en passant que la sincérité du docteur Stresemann ne saurait faire de doute — les efforts des Alliés pour se réconcilier, dans un esprit de *de ut des*, avec un Reich à mentalité *ex hypothesi* inchangée, n'aboutiront qu'à ceci : les « dons » seront faits par une des deux parties seulement et acceptés sans reconnaissance par l'autre. Or, dans ces conditions, les tentatives de réconciliation engendreront, au lieu d'une compréhension mutuelle, une mauvaise volonté réciproque.

Il faudrait donc que les dirigeants de la pensée allemande reconnaissent qu'aux yeux des nations alliées la cause alliée était tout aussi juste que la cause allemande et semblait aux yeux des Germains. Lorsque la bonne foi de l'adversaire aura été rétrospectivement admise d'un côté comme de l'autre, des fondements auront été posés des deux côtés de l'abîme qui permettra à une passerelle d'être jetée par dessus. Un jour viendra alors peut-être où cet abîme lui-même pourra être comblé.

En attendant, il serait bon de cesser toutes discussions sur la question du *war guilt*, de la *Kriegsschuld*. Que d'années, de dizaines d'années peut-être devront s'écouler avant que la vérité complète puisse être connue au sujet des seules causes immédiates de la

guerre! Quant aux responsabilités indirectes et éloignées, pour les étudier à fond, il faudra peut-être remonter au XVIII^e siècle. En attendant, les spécialistes de France, d'Allemagne et d'Angleterre devraient être encouragés à collaborer à l'élucidation du problème de la « culpabilité », à étudier les pièces officielles déjà publiées ou encore dans les archives, et cela, en maintenant entre eux un contact étroit : réédition du trio Hurst-Fromageot-Gaus, qui rendit tant de services à Locarno et après Locarno.

Ce serait donc un gros gain de réalisé si cette question pouvait être provisoirement soustraite aux controverses. D'ici-là, il y aurait cependant autre chose à faire, et cet « autre chose », M. Wickham Steed l'a esquissé tant dans une feuille allemande populaire que devant les auditoires allemands. Son argumentation, la voici : C'est la peur qui a été la principale cause de la guerre : crainte de l'Allemagne d'être encerclée, crainte d'autres Etats devant l'Allemagne. Aujourd'hui, c'est encore la peur qui influence la plupart de ces mêmes Etats et aussi certains des nouveaux Etats auxquels la Grande Guerre a donné le jour. Ils craignent toujours l'Allemagne ou plutôt les conséquences d'une politique inintelligente de la part de l'Allemagne. Ils se rendent pourtant compte qu'il ne saurait y avoir de civilisation européenne durable sans l'Allemagne, que, d'autre part, il ne peut y avoir d'Européens eux-mêmes. Le nombre de ceux qui se rendent compte du caractère inadéquat de la pensée nationaliste seule, augmente dans ces Etats de plus en plus. Ils n'estiment pas que l'Europe telle que les traités de paix l'ont façonnée soit parfaite. Ils n'ont pas moins qu'elle est supérieure à celle d'avant-guerre. Ils savent aussi que si cette Europe était encore une fois bouleversée par la force, ce serait là un désastre irréparable. Ils comprennent enfin, que l'époque où les peuples européens toléraient la suprématie politique ou économique d'une seule nation ne reviendra plus.

Une politique de force éliminée, il ne reste qu'une politique d'entente et de coopération. La S. D. N. est là pour aider à cette politique. De par la création de la S. D. N., la direction des affaires internationales, la conception même de la paix sont entrées, potentiellement du moins, dans une « dimension » nouvelle où la crainte pourra être surmontée et où la sécurité pourra régner. Le vieil adage *Si vis pacem para bellum* se dresse toujours contre les vérités nouvelles. La conception négative de la paix, comme celle d'un intervalle entre deux guerres, n'a pas encore été éliminée au profit de la conception positive de la paix, œuvre de réalisation combien difficile mais glorieuse, demandant une coopération énergique des cerveaux et des cœurs, impliquant à son tour une conception nouvelle du patriotisme, envisagé comme supériorité dans l'« efficacité » nationale en vue du bien général.

Le premier peuple qui aura montré de nouveaux idéals à un monde plongé dans l'attente et qui aura su mettre en pratique une morale internationale nouvelle et convaincante, deviendra le leader moral de l'Europe et donc — toujours — du monde. Si l'Allemagne, pays des penseurs, peut prendre cette initiative, nous la suivrons avec joie.

En Angleterre, nous espérons que c'est notre pays qui le fera et les Français peuvent caresser le même espoir pour leur pays. Ce sera là une rivalité dans laquelle tous pourront s'engager sans détriment, car il n'y aura pas dans cette rivalité place pour la peur.

Quelle probabilité y a-t-il que le peuple allemand suive ces conseils et sera capable à cet effet d'un effort systématique et durable? C'est ce que nous allons voir.

MEXIQUE

Scènes de persécution

Messes secrètes. — Déportations sans procès. — La fête du Christ-Roi à Guadalupe et ailleurs.

D'une lettre de Guadalajara, 19 novembre 1926.

« Nous vivons sous une tyrannie vraiment horrible. La persécution religieuse atteint son paroxysme; jamais nous n'aurions pu imaginer cela. Il suffit de se montrer effectivement catholique pour perdre toute espèce de garanties et même parfois jusqu'au droit à la vie.

» Le gouvernement vient de sévir d'une façon diabolique contre la célébration de la messe. Tous les jours, nous apprenons que la police a fait irruption dans telle ou telle maison où l'on célébrait le Saint-Sacrifice et emmené le prêtre (parfois revêtu des ornements, comme il est arrivé à Mexico) ainsi que les assistants. Quand on sait que la réunion est nombreuse, on envoie quelquefois non des agents de police, mais des piquets de soldats, bien armés. Ils arrivent en camion; si on ne leur ouvre pas la porte, ils escaladent les terrasses au moyen d'échelles de fer apportées à cet effet, comme font les pompiers. Tout le monde est emporté ensuite dans ces véhicules à l'inspection de police puis transféré au pénitencier et mis au cachot. Hier encore, trois maisons furent violées et des dames distinguées, de la haute société, ont été arrêtées. Quant aux prêtres, ils ont été conduits la nuit sous forte escorte au rapide de Mexico, pour être mis à la disposition de la secrétairerie du gouvernement. Les démarches faites par divers avocats pour éviter cette agression n'ont abouti à rien.

» Avant hier, on a fait intrusion dans une maison où se célébrait un mariage, (car on poursuit aussi les mariages, voulant qu'ils soient purement civils). Les époux sont allés fêter leurs noces en prison.

» Les journaux viennent de publier qu'à Mexico, en arrivant dans une maison où l'on disait la messe, les soldats ont commencé par tirer pour semer la panique, puis ont arrêté tout le monde et emporté comme corps du délit les hosties consacrées que le prêtre distribuait.

» Ces faits ne sont, hélas! pas isolés. Ils se répètent constamment dans toute la République, malgré les précautions prises pour éviter les sacrilèges. Et dire qu'après ces sauvageries, le gouvernement crie encore sur tous les tons « qu'il n'y a pas de persécution religieuse au Mexique et qu'il s'agit uniquement d'appliquer les lois »! Ironie satanique de gens qui foulent aux pieds toutes les lois divines et humaines!

» Pour des futilités, sur la foi de calomnies (car on n'a pu convaincre personne de rébellion), des évêques sont emmenés à la capitale sous forte escorte. Déjà quatorze d'entre eux sont en résidence forcée à Mexico et tenus de se présenter journellement à la secrétairerie du gouvernement. On craint des attentats, car le gouvernement s'emploie visiblement à concentrer tous les évêques dans la capitale. L'évêque de Huejutla est encore en prison et sa vie est en danger : des sentinelles armées le gardent dans la chambre même où il dort.

» On commence à en faire autant avec les prêtres. Les Pères missionnaires de la Tarahumara : Pichardo, Peña et Galván ont été transférés militairement de leur mission à Mexico, parce qu'on les avait trouvés administrant le baptême et exerçant d'autres ministères. Ils ont été jetés, dit le journal, dans les souterrains de la prison. Il paraît qu'on les a relâchés.

» L'Épiscopat, les prêtres, les catholiques donnent l'exemple d'une invincible constance et d'une force d'âme digne des premiers siècles du Christianisme. Voyez ce beau trait qui s'est produit ici, il y a quelques jours. On avait fermé brutalement un centre d'ouvriers catholiques. Une quarantaine de personnes rencontrées dans ce local furent emmenées en prison. Et lorsqu'on les appela une à une pour les déclarations, comme on leur demandait leur nom, elles se bornèrent à répondre : « Vive le Christ-Roi! »

» La fête du Christ-Roi deviendra un jour par elle-même la fête même du peuple mexicain ou je me trompe fort. On l'a célébrée dans tout le pays de façon émouvante. Vous savez sans doute ce qu'il advint à la basilique de Guadalupe (Mexico). Les témoins rapportent que ce fut extraordinaire. On évalua à plus de trois cent mille les gens qui accoururent ce jour-là au sanctuaire pour se consacrer au Christ-Roi. Dès cinq heures du matin, la basilique commença à se remplir de pèlerins arrivés à pied et déchaussés (parmi eux, bien des gens de l'aristocratie), en disant le chapelet ou chantant des cantiques. L'affluence était telle que les commissaires chargés d'assurer l'ordre durent limiter l'entrée à une seule porte et faire traverser la basilique sans arrêt (presque tous le faisaient à genoux) en passant devant l'autel de la Vierge, pour sortir par l'autre porte, sans cela, les multitudes qui attendaient n'auraient pu entrer.

» L'après-dîner, l'archevêque de Mexico arriva en laïque pour faire sa visite. Dès qu'on s'aperçut de sa présence, tous se mirent à applaudir et à acclamer, et l'on se rangea pour qu'il pût traverser l'église. Le saint vieillard, bénissant tout le monde, finit par arriver en larmes devant l'autel; après y avoir prié, il sortit par l'autre porte au milieu d'acclamations délirantes qui ne

cessèrent que lorsque l'auto emportant le Prélat fut hors de vue. Les journaux libéraux eux-mêmes avouent que « jamais on n'avait vu une manifestation de sympathie aussi unanime et aussi spontanée » et une revue des États-Unis, dans un précieux article que j'ai sous la main, appelle l'archevêque le *Mercier mexicain*.

» On rapporte que, devant une pareille affluence, le gouvernement s' alarma et envoya une équipe de pompiers pour disperser la foule. Mais le président municipal répondit que l'ordre était parfait et que point n'était besoin de ces « services ».

» Quant à ce qui s'est passé ici, à Guadalajara, j'en fus témoin et je vous raconterai le principal. Dès le matin, la ville était toute tapissée d'inscription portant : « Vive le Christ-Roi » en grands caractères rouges. On en voyait sur presque toutes les maisons particulières : portes, fenêtres, grilles des jardins et chalets en étaient couvertes, principalement dans les quartiers pauvres. À sept heures eut lieu dans toutes les églises la consécration de la République au Christ-Roi. Des orateurs laïques (aucun prêtre ne pouvant officier dans les églises) avaient préparé un discours sur l'institution de la fête. J'allai à la cathédrale, jamais je n'oublierai ce spectacle. Après le discours s'organisa la procession dans l'église avec l'image du Christ-Roi, voyant passer triomphalement Jésus, la foule qui se serrait d'un bout à l'autre de l'église éclata en enthousiasme et se mit à acclamer de toutes ses forces. Quand l'image revint au chœur et qu'un laïque eût lu la consécration, ce fut du délire. Les jeunes gens de l'A. C. J. M. levaient l'image à bout de bras, aussi haut qu'ils le pouvaient en s'écriant : « Vive le Christ-Roi ! » et la foule, levant aussi les bras, saluait Jésus-Christ en répondant : « Nous te voulons pour Roi ! Nous te voulons pour Roi ! *Viva Cristo Rey !* » Pendant une demi-heure, les cloches des églises sonnèrent à toute volée. C'était la même scène partout. Je suis sorti de là avec la voix rauque et les mains enflées à force d'applaudir. Enhardis, les jeunes de l'A. C. J. M. sortirent en cortège à plus de quatre cents, allant ainsi jusqu'à leur local. Le gouvernement n'est pas intervenu. »

Comment s'exerce le ministère pastoral.

D'une lettre de Mexico, 13 novembre 1926 :

« Voici ce qui concerne mon ministère personnel. Les *Stations eucharistiques*, devant lesquelles je distribue par jour environ deux à trois cents communions dans les maisons particulières m'occupent jusqu'à huit heures du matin. Les mercredi, jeudi et vendredi, j'entends les confessions le soir. Les trois premiers vendredis du mois que j'ai passés hors de chez moi, les communions s'élevèrent à 700 (septembre), 950 (octobre) et 1,200 (novembre). Les baptêmes se succèdent, surtout dans la classe pauvre ; les mariages sans être aussi suivis, sont nombreux aussi. Les viatiques sont plus fréquents. Quant aux consultations, cela va du matin au soir et presque jusqu'au matin suivant. Ayant reçu la charge de « chef des confesseurs », je fais mille courses parmi la fine fleur de la jeunesse mexicaine, enseignant ceux qui doivent enseigner les masses, résolvant d'innombrables questions de politique, de sociologie, de morale, de doctrine chrétienne ou de haute théologie pour mes jeunes apologistes. Ils affinent et serrent leurs idées que c'est un vrai plaisir.

» Deux fois, la police secrète a repéré l'endroit où j'exerçais mon ministère. Ce fut un jour à 6 h. 1/2 du matin au moment d'une « Station Eucharistique ». Nous étions au milieu des communions lorsqu'une servante vient annoncer : *Los tecnicos!* On s'effraie, on pâlit, on me regarde. « Soyez tranquilles, leur dis-je, cacher les mantilles, répartissez-vous dans les chambres et ne bougez pas. » J'allais, ce jour-là, en bérêt avec un complet gris clair, qui devient d'ailleurs sombre à force d'usage. Je tire un cigare que j'enfonce dans un énorme porte-cigares, et, cachant le Saint-Sacrement sur ma poitrine, je reçois les intrus. « On exerce ici le culte public », me disent-ils. — « Allons donc ! » — « Si, Monsieur, il y a ici office public ! » — « Mais vous êtes fous ! » — « Je vous dis que nous avons vu entrer le curé... Nous avons l'ordre de perquisitionner. » — « De qui cet ordre ? » — « Du gouvernement. » — « C'est bon. Visitez donc toute la maison et dès que vous trouverez le culte public, venez me le dire pour que j'aie aussi entendre la messe. »

Ils parcoururent donc l'immeuble. Pour éviter de plus grands maux, je me joignis à eux et leur indiquai ce qu'il y avait derrière chaque porte close. Inutile d'ajouter que, comme c'était la première fois que je pénétrais là, j'ai pris des gardes-robres pour des bureaux.

» En fin de compte, on ne trouva pas le curé et les subtils *tecnicos*

se portèrent à la porte de la rue. Pour moi, je m'excusai de ne pouvoir leur tenir compagnie, ayant à faire au dehors, et je m'en allai tranquillement.

» J'ai confessé jusque dans les prisons, où il y a beaucoup de gens détenus pour la cause catholique. Il en est qui restent debout jour et nuit, enfermés dans une petite chambre à plus de quatre-vingts, sans qu'on puisse s'asseoir, et dans une atmosphère de suffocation. Je vais très souvent dans les prisons consoler les détenus et leur porter ce que je puis. Nous verrons ce qui va se passer, car voici vingt jours qu'un mandat d'arrêt est lancé contre moi. Priez pour moi. »

G. H.

AMÉRIQUE

La conversion des Indiens

D'après un article d'E.-E. Muntz : Le Christianisme et l'Indien d'Amérique, dans *The Nineteenth Century*, de janvier 1927.

C'est par le missionnaire que beaucoup de tribus indiennes sont entrées pour la première fois en contact avec la civilisation blanche.

Dès le début, il fut constaté que c'étaient les habitudes nomades des indigènes (dues à la nécessité de pourvoir à leur propre subsistance) qui étaient le principal obstacle à la conversion des Indiens. Aussi les Jésuites s'attachèrent-ils de toutes leurs forces à faire d'eux un peuple sédentaire. Ils se heurtèrent en cela dit reste à des difficultés quasi-insurmontables : outre le caractère même des aborigènes, c'étaient les Iroquois toujours prêts à tuer ou à chasser les convertis, c'étaient aussi les négociants hollandais et anglais invariablement disposés à acheter aux Peaux-Rouges leurs fourrures contre d'inépuisables stocks d'eau-de-vie.

La situation était meilleure en Amérique centrale et sur les plateaux sud-américains ; aussi les Jésuites y établirent-ils trois « réductions », celle des Guaranis (Paraguay), des Chiquitos et des Moxos.

La « réduction » de Guaraní (les premiers Jésuites arrivèrent dans ces parages en 1588) comprenait à un certain moment de 100 à 150 mille âmes. Avec l'autorisation du roi d'Espagne, les Jésuites rassemblèrent les Indiens dans des villes et des villages, les armèrent pour les mettre à même de se défendre contre les chasseurs d'esclaves brésiliens et les gouvernèrent à leur façon.

Chaque ville ou village formait une mission, les habitants élisant eux-mêmes leur cacique dont l'élection devait d'ailleurs être confirmée par les prêtres de la mission. Il y avait d'autres fonctionnaires élus encore, mais en réalité, la mainmise des Jésuites sur l'administration comme sur toute la vie des populations était complète. Même pour les châtimens infligés par les sentences des magistrats indigènes, l'autorisation préalable du curé était nécessaire. Ce châtiment consistait du reste au plus en quelques coups de fouets précédés d'une admonestation paternelle.

La discipline des missions était aussi rigoureuse que celle d'une école : on enfermait à clé, pour la nuit, jeunes gens et jeunes filles ; tous et toutes étaient vêtus exactement de la même façon. Les habitations se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Uniformité et égalité complètes en tout !

Les indigènes étaient à l'égard des Jésuites dans un état de subordination entière. Chez les Guaranis par exemple, le programme de la journée était réglé avec le soin le plus méticuleux : les heures de travail comme celles de récréation, et jusqu'aux intervalles entre les deux ! Il convient d'ajouter que les Jésuites s'attachaient à rendre la tâche de leurs pupilles aussi attrayante que possible ; et c'est ainsi que les Guaranis se rendaient aux travaux des champs en chantant et précédés d'une bande de musiciens et revenaient chez eux de la même façon.

Ces prêtres préservaient leurs convertis de toute contamination extérieure avec un soin jaloux : c'est ainsi par exemple, qu'il était rare qu'un commerçant fût autorisé à passer plus d'une nuit dans une mission, et toutes les transactions commerciales devaient se faire par l'intermédiaire des Pères.

Somme toute, les missionnaires espagnols et portugais s'attachaient à faire des Indiens de grands enfants, les empêchant de faire quoi que ce fût par eux-mêmes, leur apprenant à écouter

sans comprendre et à obéir sans discuter. L'Indien était complètement isolé de tout contact avec l'Européen; on ne lui apprenait jamais ni l'espagnol, ni aucune autre langue.

Aussi, les religieux partis, les Indiens — au Paraguay, en Californie et ailleurs — restèrent-ils sans défense, et tout le système édifié avec tant de soins ne tarda pas à s'effondrer.

Quelles étaient les méthodes de conversion employées par ces intrépides propagateurs de l'Évangile dans le Nouveau Monde? Ils se sont heurtés à des difficultés inouïes dues en première ligne à l'incompréhension des indigènes. On raconte que, constatant le désintéressement complet des Jésuites, les Peaux-Rouges du Canada finirent par conclure qu'ils devaient avoir des mobiles secrets, tel que la destruction de la race indienne par des moyens surnaturels, par exemple! Bien souvent, ces Indiens envisageaient la religion chrétienne comme une espèce de « charme » efficace contre la famine, la maladie et la mort. Il faut dire qu'il est arrivé aux Pères d'abonder dans le même sens, persuadés qu'ils étaient, qu'ils avaient toujours à leur disposition l'assistance des anges et des saints, même dans les matières toutes temporelles. C'est ainsi que lors d'une épidémie de variole à Wenro, les indigènes commencèrent par essayer de tous les remèdes imaginables, puis vinrent implorer l'assistance des prêtres français.

Pour arracher une âme d'Indien mourant au « loup infernal », les Pères recouraient parfois à de véritables stratagèmes. Un des moyens les plus communément usités de baptiser un enfant à l'article de la mort consistait à lui faire boire de l'eau sucrée, puis à lui laisser tomber « accidentellement » une goutte de cette eau sur la tête. L'enfant mourait-il, de sérieuses complications surgissaient : les Indiens voulaient l'enterrer à leur façon, le prêtre s'y opposait; ce fut là une des principales causes de l'antagonisme de ces sauvages à l'égard des missionnaires.

Faute de pouvoir inculquer à ces cerveaux primitifs des doctrines abstraites, le clergé français et espagnol préférait se servir de tableaux et d'images. La peur y jouait un rôle très important et l'enfer y figurait bien souvent. « Vous faites le bien à vos amis et vous brûlez vos ennemis, Dieu fait de même », disait le P. Le Jeune à un chef algonquin. Une lettre écrite par un Père Supérieur demande que des images lui soient expédiées représentant une âme torturée par quatre ou cinq démons à la fois : l'un employant à cet effet le feu, l'autre des serpents, le troisième des pinces et le quatrième la maintenant en place à l'aide d'une chaîne. « Cela aura », dit le Père Supérieur « un bon effet, surtout si chaque détail est bien distinct ».

Le P. Garnier, lisons-nous dans une lettre envoyée par ce religieux à un ami de France, désirerait avoir une image du Christ sans barbe, plusieurs Saintes Vierges et beaucoup de damnés. Tous doivent contempler celui qui les regarde bien en face; il ne doit y avoir sur les images ni animaux, ni fleurs pour ne pas détourner l'attention des indigènes du sujet principal; les couleurs doivent être aussi éclatantes que faire se peut.

Une autre méthode favorite des missionnaires consistait à dramatiser des scènes de la vie du Christ. Ces spectacles exercèrent sur la mentalité fruste des Indiens un effet tel, que plusieurs générations plus tard les efforts faits par un clergé plus éclairé pour les supprimer rencontrèrent une violente opposition. Certaines de ces performances survivent encore au Mexique, mais leur signification s'est volatilisée.

Ailleurs, on s'est servi pour faire des convertis d'une association

du christianisme et des coutumes païennes. Au début de la propagation du christianisme au Mexique, on tenta d'identifier le Saint-Esprit à l'aigle sacré des Aztèques. Ailleurs encore, le missionnaire pour pénétrer au sein d'une tribu indienne lui apportait en présent quelques menus objets et se faisait adopter par elle, ce qui lui en ouvrait les portes toutes grandes.

A titre de curiosité, signalons quelques-unes des objections faites par les sauvages. Pour certains d'entre eux, l'absence probable du tabac au Ciel présentait un sérieux *drawback*. D'autres ne pensaient pas pouvoir jamais arriver jusqu'au Ciel disant qu'ils avaient pour cela les jambes trop faibles; d'autres encore n'étaient pas sûrs d'y pouvoir rester longtemps sans retomber sur la terre!

Les Jésuites ne tardèrent pas à s'assurer qu'il était beaucoup plus facile de convertir un Huron que de le retenir une fois converti

Les Indiens du Mexique sont aujourd'hui apparemment de fervents chrétiens, mais en réalité, ils ne comprennent que les formes extérieures de la religion. Beaucoup de sanctuaires vénérés se trouvent dans des endroits où autrefois les dieux aztèques étaient adorés. Lumholtz nous raconte qu'il trouva un *tesvino* complet — assortiment de vaisselle, cuillères, etc. — dans la sacristie d'une église d'un vieux village tubar (Mexique); ces indigènes traitent les saints comme ils traitaient jadis leurs divinités. Jamais un Aymara, ni paysan, ni même curé, ne boira un verre de brandy sans faire une libation de quelques gouttes aux esprits de la montagne. Dans le district de Puna, les bergers sont certains de pouvoir commettre impunément tous les crimes, le meurtre excepté, le Vendredi-Saint, parce que, disent-ils, Dieu étant mort ce jour-là ignora tout ce qui s'était passé jusqu'à sa Résurrection. On pourrait citer bien d'autres exemples.

Comme, dans le Sud-Amérique, les missionnaires catholiques étaient les seuls à prêcher aux indigènes, le spectacle des dissensions entre chrétiens pour motifs d'ordre religieux fut épargné à ces derniers. Il n'en fut pas ainsi dans l'Amérique du Nord où les missionnaires protestants entrèrent en lice, luttant tant contre les Jésuites français que contre le clergé mexicain, et où on pourrait enregistrer, dans ce domaine, nombre d'épisodes peu édifiants. On s'imagine aisément la confusion que ces rivalités engendraient dans l'esprit des indigènes.

Somme toute, on peut dire que les missionnaires ont apporté aux autochtones d'Amérique une culture plus élevée; et que les indigènes ont retiré de là des avantages économiques. Le clergé français et espagnol comprit de bonne heure qu'il fallait à cet effet changer le genre de vie mené par les Indiens : telle est l'origine — en ce qui concerne les Espagnols — des réductions et missions. Ce système élaboré à grand-peine et qui faisait des Indiens de grands enfants s'écroula, une fois les religieux partis. Ils y avaient acquis certaines habitudes, dans le domaine du travail et de l'industrie, dont l'effet perdura.

Les indigènes n'étaient pas aptes, de par leur mentalité, à se pénétrer des dogmes de l'Église.

Ils finirent cependant par absorber assez facilement la religion des hommes blancs en y mêlant des éléments de leur propre mythologie. D'une façon générale, l'influence des missionnaires, et en particulier des missionnaires français, adoucit les mœurs de maintes tribus indiennes même non converties. Leur contact élimina ce qu'il y avait dans les mœurs indigènes de particulièrement barbare et fit monter l'Indien à un niveau économique plus élevé.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 15811 BRUXELLES Téléphone 15811

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦